

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 francs; — Six mois, 14 francs; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les gares de chemins de fer.
Tous numéros demandés quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché. — 16 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 25 VOLUMES : 284 FRANCS.
Adresser tout ce qui concerne la partie littéraire et artistique
à M. PAUL DALLOZ, directeur.

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT
9, RUE DROUOT, ou 13, QUAI VOLTAIRE

14^e Année. N^o 696. — 15 Août 1870

DIRECTION ET ADMINISTRATION
13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.
Adresser tout ce qui concerne les abonnements et l'administration
à M. BOURDILLIAT, administrateur.

SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par Pierre Véron. — Les généraux Bataille, Colson et Raoult. — Le bulletin de la guerre. — Nos ennemis. — Souvenirs des guerres de Prusse. — La forteresse de Bitche. — Le goulet de Brest. — Courrier du Palais, par Petit-Jean. — Théâtres, par

Charles Monselet. — Chronique musicale, par Albert de Lasalle. — Chronique élégante. — Proclamation à Rome du dogme de l'infaillibilité du pape.

GRAVURES : Aspect de la place de la Bourse. — La maison Dreher. — M. Emile Ollivier harangue le peuple (6 août). — Levée du camp de Haguenau. — Effet produit par les mitrailleuses. — Les mitrailleuses à la prise de

Sarrebrück. — Les généraux Bataille, Colson et Raoult. — Nos ennemis. — La Guerre. — Départ de la première ambulance de la Société de secours aux blessés. — Aspect du goulet de Brest. — Vue générale de la ville et du fort de Bitche. — Le camp retranché de Strasbourg. — Proclamation de l'infaillibilité du pape. — Echecs et Rébus.



PARIS. — Aspect de la place de la Bourse dans la journée du 6 août. — (Voir le bulletin de la Guerre).

COURRIER DE PARIS

Quelle semaine !

Et de quoi voulez-vous que nous vous parlions, si ce n'est de ces douloureux et patriotiques élans qui ont passionné la France entière à la nouvelle de nos revers ?

C'est avec un soin scrupuleux que nous évitons d'ordinaire de franchir la limite souvent imperceptible qui nous sépare de la politique. Mais aujourd'hui cette limite disparaît sous le sang versé.

Et comment faire pour remplir ces colonnes, si nous ne pouvions y esquisser la physionomie si admirable dans sa pittoresque ardeur de ce Paris bondissant sous le coup de la défaite, comme un coursier de race sous l'éperon qui l'aiguillonne ?

En dehors de ces angoisses et de ces élans, il n'y a plus rien.

Ah ! du moins, l'adversité aura servi à purifier bien des choses et bien des cœurs. Je le crois parti pour ne jamais plus revenir, ce temps où les faits et gestes des hautes et basses courtisanes étaient la seule préoccupation, la seule récréation, le seul souci de la France des petits crevés.

Est-ce une régénération qui s'annonce ?

Quoi qu'il arrive, on ne reverra plus ces journaux de *racontars* malsains et de scandales d'alcôve dont les cancans saugrenus étaient avidement écoutés.

Sursum corda!... Nous placerons désormais plus haut notre idéal et nos goûts.

Je n'en veux pour preuve que ce Paris de 1870, tel qu'il s'est révélé depuis quelques jours.

Il y a dans cette ville immense une vitalité spéciale qui en fait véritablement un corps animé par une âme puissante.

Ce corps suit toutes les lois de la physiologie.

Que par exemple une foudroyante nouvelle survenue, il y a un moment où la concentration du fluide nerveux devient effrayante. Remarquez-le, c'est dans ces moments que se produisent ces silences terrifiants que je trouve cent fois plus significatifs que les plus bruyantes démonstrations.

La matinée de dimanche nous a donné un échantillon de cette muette éloquence.

Dans les rues, pas le moindre bruit.

Les affiches blanches annonçant un échec avaient été placardées à l'aube, Paris se réveille, Paris sort en habit de fête, car le dimanche, l'été, chacun va chercher le repos de son côté sous ses ombrages préférés.

Mais soudain les promeneurs sont happés au passage par les sinistres nouvelles.

On lit, on relit encore, car on ne peut pas en croire ses yeux. Puis on se regarde; plus d'une larme roule dans les yeux; les mains se cherchent pour se serrer dans une fraternelle étreinte.

Et c'est tout.

C'est à peine si sur quelques points un hâbleur de carrefour tente un essai de rhétorique aussitôt réprimé.

Pour un étranger peu au fait de notre caractère et spécialement du tempérament de Paris, ce recueillement aurait peut-être passé pour de la prostration.

Pour nous, c'était, au contraire, le plus certain indice d'une explosion prochaine.

Les grands orages sont précédés par ces sombres et pesantes haltes de la nature...

Dès le lendemain, en effet, que dis-je? dès le soir même, l'élan commençait.

N'est-ce pas que c'est une singulière impression que celle qu'on ressent quand on se trouve soudain précipité dans un tourbillon d'événements que rien ne pouvait faire prévoir et dont la gravité écrase par son poids nos épaules que rien n'avait accoutumées à ces fardeaux terribles.

Quand nos pères nous contaient les péripéties des redoutables périodes, quand on nous parlait de cet entassement immense d'angoisses, de joies, de douleurs, de craintes, d'espérances, qui s'est appelé la

Révolution de 89, il nous semblait, en écoutant, que nous marchions dans la légende. Il nous semblait que jamais, non jamais, nous ne devions assister à ces luttes épiques, à ces chocs formidables.

En pouvait-il être autrement ?

L'Exposition de 1867 est un souvenir d'hier. Et alors de quoi parlait-on ? de fraternité, d'union internationale, de solidarité des peuples.

Tous les esprits semblaient tournés vers ces objectifs rassurants. Et soudain ont éclaté les déchaînements actuels. Pour nous, il y a dans cette transformation de la vie publique quelque chose qui tient du rêve, quelque chose que définissait de la façon la plus pittoresque un passant que j'ai rencontré.

C'était au coin du quai d'Orsay. Un groupe nombreux s'était formé pour lire les affiches.

Le passant, qui avait l'air d'un de ces contre-maîtres aisés qui tiennent le milieu entre le bourgeois et l'ouvrier, s'était avancé pour lire comme les autres.

Et quand il eut fini, assurant d'un geste un paquet qu'il tenait sous le bras :

— Eh bien, nous pouvons nous vanter de voir pousser l'histoire...

Voir pousser l'histoire!... Il avait raison, le bonhomme. Elle pousse partout autour de nous en ce moment.

Dans l'intérieur de chaque famille, c'est un spectacle touchant.

On a bien des deuils déjà ! Il en est peu qui ne comptent des parents ou des amis dans les rangs décimés par les balles. On y pense tout bas, mais tout haut ce sont les maux de la patrie dont on s'occupe.

Quand le mari rentre au foyer, tout le monde l'attend à la maison, l'interroge du regard, avant d'oser poser une question qui est sur toutes les lèvres. On se décide cependant, et alors, suivant la nature des nouvelles, ce sont de longs commentaires, des élans d'espérance ou des accès de deuil, de tristesse.

Impossible d'avoir d'autres sujets de conversation. Il n'y a plus de vie en dehors de la vie patriotique. C'est un drame en je ne sais combien d'actes et de tableaux.

A la Banque, c'est un brouhaha indescriptible. Tous ceux qui ont déposé des valeurs, des bijoux, affluent pour les réclamer. Précaution qui nous semble doublement inutile : d'abord parce que nous avons assez foi dans notre patrie pour croire que jamais l'étranger ne parviendra à s'emparer de la capitale; ensuite parce que nous avons assez l'estime de nos ennemis pour être convaincu qu'ils agiraient en soldats et non en pillards, si le sort des batailles devait leur livrer notre cher Paris.

A la préfecture de police, autre effervescence. Le bureau des passeports est littéralement pris d'assaut. Disons-le à notre honneur, ce sont les étrangers qui veulent partir.

Aux fortifications, spectacle aussi nouveau qu'étonnant. L'ardeur des travailleurs tient de la frénésie, et c'est à qui leur prêtera volontairement la main, c'est à qui les secondera dans la glorieuse tâche qui leur est confiée. Comme il faut bien que la badauderie conserve quelque peu ses droits, la visite aux fortifications est devenue le but de promenade des oisifs et des oisives.

Pendant ce temps-là, Gavroche, pour ne pas en perdre l'habitude, continue à faire quelques mots.

Et quelquefois des mots heureux. Le gaillard !

Un échantillon : C'était sur la place Clichy.

Un rassemblement s'était formé autour des planches qui cachent le monument encore inachevé du maréchal Moncey. On causait, on regardait les dernières affiches.

Et Gavroche intervenant en montrant du geste le héros de bronze debout sur son piédestal, l'épée à la main :

— Cré nom ! Ne parlez pas comme ça des Prussiens devant le vieux papa, vous lui mettez l'eau à la bouche.

Pauvres théâtres !

Ce sont eux qui traversent une dure période.

Ils ont leur façon de payer leur dette de patriotisme. Ils restent ouverts, que pourrait-on leur demander de plus ? Ils restent ouverts pour ne pas attrister la capitale, par le morne spectacle de ces façades vides, qui ressemblent à des corps sans yeux. Ils restent ouverts pour qu'il ne soit pas dit que Paris a rien changé devant le péril à ses habitudes de tous les jours.

C'est la coquetterie de la bravoure.

Mais le sacrifice est dur.

L'autre soir, dans une salle que je ne nommerai pas, j'eus la curiosité de compter les spectateurs.

Il y en avait *trente-neuf*.

Oui, trente-neuf ! vous avez bien lu. Et je me demandais comment on avait continué à jouer devant les banquettes dégarnies, comment on n'avait pas rendu l'argent.

Dérision ! sur les 39, il y avait 30 billets de faveur !

Quel argent aurait-on rendu ?

Mais ceux qu'il faut plaindre, ce sont les artistes qui, assiégés comme nous par les préoccupations patriotiques, sont forcés de remplir leurs rôles bouffons, et devant quel public !

Ce doit être pour eux une épreuve analogue à celle qu'ils ont à subir quand l'un d'eux a perdu la veille, quelquefois même le matin, un des siens que le devoir ne lui laisse pas le temps de pleurer.

La patrie, c'est la famille en grand

Après avoir durant tout le jour entendu conter ces sanglantes rencontres où l'héroïsme des nôtres a résisté jusqu'au dernier souffle, et être ensuite forcé de venir, le sourire aux lèvres, débiter les calembours de M. X., ou les couplets de facture de M. Z. !

Ce doit être navrant.

Je parlais tout à l'heure de l'héroïsme de nos troupes. A mesure que les détails arrivent, ce sont des épisodes nouveaux qui forcent l'admiration et imposent le respect.

A Wœrth, la bataille perdue par Mac-Mahon, c'est la cavalerie à qui son chef demande un suprême effort, encore une charge !

Ils sont épuisés, brisés, n'importe !

— Nous sommes prêts, répondent-ils tout d'une voix.

Et ils s'élancent comme la foudre. Dix canons tombent en leur possession, tant leur élan a été irrésistible !

Mais derrière les dix canons apparaît une masse noire. C'est un corps frais qui arrive vomissant la mitraille.

Ils sont hachés comme de la paille, dit un témoin oculaire.

Dans la même bataille, un chasseur blessé grièvement avait quitté la mêlée pour gagner les ambulances situées à quelque distance en arrière.

Il rencontre chemin faisant un de ses camarades assis sur le bord de la route.

— Tu es blessé aussi ?

— Non.

— Que fais-tu là ?

— Mon cheval est mort.

— Eh bien, prends le mien et charge l'ennemi ; moi je resterai sur le bord du fossé. S'ils me tuent ou si je meurs sans secours, il n'y aura que demimal puisque je ne puis plus me battre...

La presse du reste a eu aussi sa part des périls, elle aura sa part de gloire.

Deux ou trois de nos confrères, qui avaient vaillamment entrepris de suivre la campagne en qualité de *reporters*, ont succombé à Forbach. Ils avaient entrepris leur besogne en conscience. Ils auraient pu broder à distance et sans danger, des floritures et des variations sur les dépêches télégraphiques.

Non ! Ils étaient et voulaient y être, pour pouvoir dire comme dans la fable :

Telle chose m'advint,

Les balles prussiennes les ont frappés sur leur champ de bataille à eux.

Nous saluons d'un sympathique et douloureux regret ces soldats du journal.

Un autre de nos amis, était dit-on, tombé au pouvoir de l'ennemi : c'est About. Celui-ci

est en sûreté, car nul ne serait assez barbare pour ne pas être désarmé par son esprit.

About a un sourire toujours épanoui, et son esprit caustique trouvera, je n'en doute pas, moyen de se faire là-bas des loisirs supportables, en s'amusant tout bas aux dépens de ceux qui le tiennent captif.

Heureusement, toutefois la nouvelle a été démentie.

About reste à la France.

~ Au milieu de ce chaos et de ces chocs, la charité redouble de zèle.

Le comité de secours aux blessés a établi partout ses tentes écussonnées de rouge sur fond blanc.

Depuis tous les grands restaurants jusqu'à l'échoppe de la marchande de journaux, elle a tout appelé à son aide.

A l'heure où nous autres, les sybarites, nous sortons de chez Ledoyen ou de chez Bignon, l'humbranc vient nous rappeler (s'il en était besoin) ceux qui souffrent, ceux qui endurent de cruelles privations.

Et la bourse s'ouvre toute seule.

Chez les marchands de journaux, l'emplacement est également des mieux choisis. Quand on ouvre, en effet, son journal et qu'on y a parcouru du coin de l'œil le bulletin de la guerre, on ne saurait faire autrement que de se sentir ému.

Et cette fois comme l'autre, le porte-monnaie donne son obole.

Quant aux femmes, qui mères, sœurs, épouses, ont déjà tant de deuils privés, elles n'en pensent pas moins aux deuils publics.

~ Comme elle va changer, du reste, la face de ce Paris qui va être déserté par toute sa jeunesse virile!

La loi a parlé.

D'ailleurs, l'amour de la patrie avait parlé avant elle, et l'on se préparait déjà. Mais on ne prévoit pas à l'avance la révolution qui va s'opérer dans nos habitudes comme dans tout ce qui nous entoure...

Voulez-vous en avoir un avant-goût?

Dans un seul théâtre, onze musiciens s'en vont et trente choristes.

Dans les magasins de nouveautés, c'est par centaines que les jeunes commis sont forcés de quitter le comptoir. Comment va-t-on combler tous ces vides? Pour le coup, le travail des femmes va se trouver assuré pour un certain temps.

Je me rappellerai toujours à ce propos un dessin original de Charlet que je vis dans la collection d'un riche Hollandais.

Le dessin est intitulé 1814.

Dans un champ, des femmes sont autour d'une charrue.

Celles de devant tirent le licol, celles de derrière poussent; car il faut labourer quand même le champ pour lequel les bras font défaut.

Je ne sais rien de plus profondément émouvant que l'impression que me faisait éprouver la vue de cette composition étrange et poignante.

Dieu merci! nous n'en sommes pas là; mais les vides qui vont se faire ne laisseront pas que de causer plus d'un bouleversement, sans parler, bien entendu, des regrets sérieux.

~ Une réunion bien touchante a été le départ de la première ambulance dite de la presse française.

On sait que c'est avec l'argent recueilli par les journaux dont la souscription a obtenu un si vif succès que les trois cent mille francs nécessaires à cette ambulance ont pu être complétés. Long et difficile aménagement que celui de ces services complexes qui nécessitent un personnel considérable!

L'ambulance de la presse française a quitté Paris dans la journée de mercredi.

Le spectacle était imposant.

Une affluence sympathique et enthousiaste se pressait pour regarder passer ces héros obscurs du dévouement qui, sans autre ambition que le devoir accompli, vont risquer la vie pour sauver la vie de leurs semblables.

On ne se fait pas une juste idée du péril que cou-

rent les infirmiers et les chirurgiens qui, souvent sous les balles, vont chercher les blessés dont ils sont la providence.

A Solférino, dix trouvèrent une mort d'autant plus glorieuse, qu'elle est presque toujours ignorée.

Et puis ils n'ont pas, eux, l'enivrement de la lutte. La poudre ne les exalte pas, préoccupés qu'ils sont de conserver tout le sang-froid indispensable à l'accomplissement de leur tâche fraternelle.

Le triomphe n'a pas non plus pour eux les exaltations bruyantes et brillantes.

Ils ne seront pas au retour salués par les vivats qui accueillent le combattant.

Les acclamations pourtant, je dois le dire, n'ont pas fait défaut aux membres de l'ambulance de la presse, et j'y ai vu un heureux symptôme. J'y ai vu que la civilisation, dont les droits imprescriptibles ont souvent été méconnus, avait appris à estimer à sa juste valeur ce genre de courage si délaissé jadis.

Allez, vaillants, allez là-bas où la souffrance vous appelle et vous attend.

Soyez secourables et bons. Faites l'heure dernière moins amère à l'agonisant, et plus douce la convalescence à ceux qui ne doivent pas succomber aux blessures reçues.

Allez! et soyez groupés, car vous aussi vous allez lutter contre un redoutable ennemi, qui s'appelle la mort.

~ Ce qu'il y a d'incroyable, de fantastique, d'in vraisemblable, d'inouï (les adjectifs de M^{me} de Sévigné n'y suffiraient pas, quand bien même je les accumulerais tous), ce qu'il y a de prodigieux, de miraculeux, c'est l'impassible sérénité de ces heureux qu'on nomme les gens à marotte.

Passez par curiosité sur les quais de la Seine, et penchez-vous pour regarder.

Vous apercevrez tout le long, tout le long de l'eau, une file interminable de pêcheurs à la ligne. Rien ne les émeut, rien ne les étonne, rien ne les trouble.

Pendant l'insurrection de juin, tandis que le canon grondait, ils étaient là. Ils y sont encore aujourd'hui.

Cela mordra-t-il? cela ne mordra-t-il pas? Voilà leur seule angoisse. Que leur importe le reste?

Même observation pour les savants.

Je lisais hier dans un journal je ne sais plus lequel, que l'Académie est gravement occupé à discuter la question de savoir s'il faut ou non racheter le tombeau des Machabées, récemment découvert!

Enfin... ceci est le bouquet... Enfin, l'autre jour, je vois entrer un monsieur ému... mais ému...

Je suppose que c'est quelque nouvelle de la guerre que le Monsieur m'apporte tout essoufflé. Est-ce une victoire? J'écoute anxieux.

— Monsieur, commence le visiteur.

— Remettez-vous, de grâce.

— Oui... je suis un peu ..

— Prenez votre temps.

— Monsieur...

— De quel corps s'agit-il?

— Plaît-il?

— Je vous demande de quel corps il s'agit.

— Pardon...

— Est-ce Mac-Mahon! Est-ce Bazaine! Est-ce!...

Mon interlocuteur me regardait avec des yeux effarés.

Seulement nous ne nous entendions pas du tout.

Lui, répondant après avoir tiré de sa poche un petit paquet apprêté avec soin :

— Monsieur, je vous prie de vouloir bien agréer ce volume de poésies que je viens de publier... Ce sont des élégies que j'ai réunies sous ce titre : *Fleurs de l'âme...*

Bien sincèrement, je n'ai pas eu la force de répondre. C'était trop renversant!

Fleurs de l'âme!... des élégies!

~ Au soir j'ai vu plus curieux encore.

C'est une annonce que j'ai découpée avec soin ce matin dans un journal.

Je la transcris avec une fidélité scrupuleuse. Ce serait déflorer que de modifier.

Ecoutez donc :

« On ne parle en ce moment que de la nouvelle polka le *Colibri*, de notre élégant pianiste X... »

On ne parle que de cela!... Vous l'entendez, ni

Bismark, ni prince Charles, ni nouveau cabinet, ni mouvements des troupes!

On ne parle que de la nouvelle polka!

O élégant pianiste, vous êtes sublime!...

~ Je plaignais les théâtres tout à l'heure.

Je plains aussi ces pauvres chers enfants que la sombre année 1870 va priver d'une des plus grandes joies qu'on ait à cet âge.

Tout était préparé; les listes étaient dressées déjà; l'heure de la distribution des prix du concours avait sonné quand une note insérée à l'*officiel* est venue annoncer que, vu les événements, la cérémonie annuelle n'aurait pas lieu.

Tout s'est borné, en effet, à la nomenclature des lauréats publiés dans les journaux.

Mais l'antique Sorbonne est restée morne et vide.

C'est pourtant une bien douce émotion que celle-là, quand au son des fanfares joyeuses, devant deux mille regards qui vous font cortège, avec un roulement d'applaudissements paternels, on gravit les degrés pour aller recevoir de M. le ministre une couronne et une accolade!

Puis après, le défilé dans la rue! Autre bonheur. Le prix est fièrement porté sur le bras avec la couronne verte. Les parents marchent tout orgueilleux par derrière. Les passants se retournent...

Allons! mes jeunes amis, il n'y faut plus penser. Ce sera pour l'an prochain.

Alors, Dieu merci, le ciel sera moins noir et le plaisir, pour avoir été retardé, ne vous en semblera que plus vif.

Vous faites aussi, vous, votre petit sacrifice à la patrie. Il est proportionné à votre l'e.

~ J'aurais bien encore à risquer un coup d'œil au Corps législatif, une des physionomies du Paris actuel, du Paris fiévreux.

La salle des Pas-Perdus ne se ressemble plus.

L'autre jour c'était un spectacle étrange que celui de ces soldats qui, en tenue de campagne, la tente sur le dos, faisaient la haie dans l'enceinte de la loi.

Et quelles affluences! Blouses blanches au dehors, chapeaux roses au dedans.

La curiosité féminine est insatiable.

Pendant ce temps-là, à l'intérieur de la salle solennelle se livrent des batailles d'un genre spécial dont je n'ai pas à parler.

Ce que je constaterai en terminant, c'est que le patriotisme des spectatrices élégantes n'est pas toujours au diapason.

Elles étaient deux qui sortaient : deux demi-mondaines, évidemment.

— Sais-tu, disait celle-ci, qu'on prétend que, quand nous ferons la paix, on nous prendra l'Alsace.

— Peuh! dit l'autre, cela m'est égal... *Je n'y vais jamais...*

D'autres y vont pour vous, madame, et y vont pour mourir le nom de la France aux lèvres.

C'est avec ceux-là qu'est la nation entière. Tant pis, vraiment; car cela ne lui laisse plus le loisir de s'occuper de vous.

PIERRE VERON.

L'abondance des matières nous oblige à renvoyer au prochain numéro la publication du premier chapitre de notre roman feuilleton :

CHANVALLON

HISTOIRE D'UN PASSANT

SOUS LE CONSULAT ET L'EMPIRE,

PAR

CHARLES MONSELET.



PARIS (6 août.) — La maison Dreher assaillie par la foule.



M. Emile Ollivier harangue le peuple du balcon du ministère de la justice.



LA FRONTIÈRE. — Le camp de Haguenau. — (D'après le croquis de M. Morland.)



LA FRONTIÈRE. — Les Prussiens défendant Sarrebrück sur la ligne du chemin de fer.

LE GÉNÉRAL BATAILLE

Le général Bataille a été le héros de la journée de Sarrebrück, la victoire par laquelle a débuté notre campagne sur le Rhin. Ce beau nom et ce premier succès faisaient présager une suite d'heureux combats. Il y a eu interruption. Ce n'est qu'une éclipse après laquelle vont venir les jours glorieux.

Le général Bataille, sur les hauteurs et dans la plaine de Sarrebrück, nageait dans le feu comme la salamandre légendaire, dit un correspondant du *Moniteur universel*. Sa poitrine robuste et vaillante



Le général Bataille — (Phot. Disdéri.)

semblait aller au devant des balles. Ses traits solides et accentués par la volonté, prenaient au bruit du canon, une expression martiale animée par ses deux petits yeux ronds et bruns. Son teint mat s'animaient et ses narines mobiles, frémissantes semblaient humer la victoire. Il l'a tenue ce jour-là, le premier en face de l'ennemi. Et ce n'était point son début. Sorti de Saint-Cyr en 1839, Bataille était capitaine en 1842. Il se distingue sous Canrobert, en 1847, dans l'expédition de Nemenchas; en 1848, au siège de Zaatcha. En 1850, il commande le bataillon des tirailleurs algériens, *turcos*. Il fait comme colonel la campagne de Kabylie qui lui vaut, à l'âge

de quarante et un an le grade de général de brigade. En Italie, il commande la 1^{re} brigade de la division Trochu. Son intrépidité et sa vertu militaire éclatent à Solferino où une habile manœuvre lui permet de secourir avec tant de précision le 4^{me} corps.

Au retour d'Italie, il est mis à la tête d'une brigade d'infanterie de la garde. Nommé général de division en 1866, il commande le camp de Châlons. Aujourd'hui il est à l'armée du Rhin et la victoire ne lui a pas dit son dernier mot.

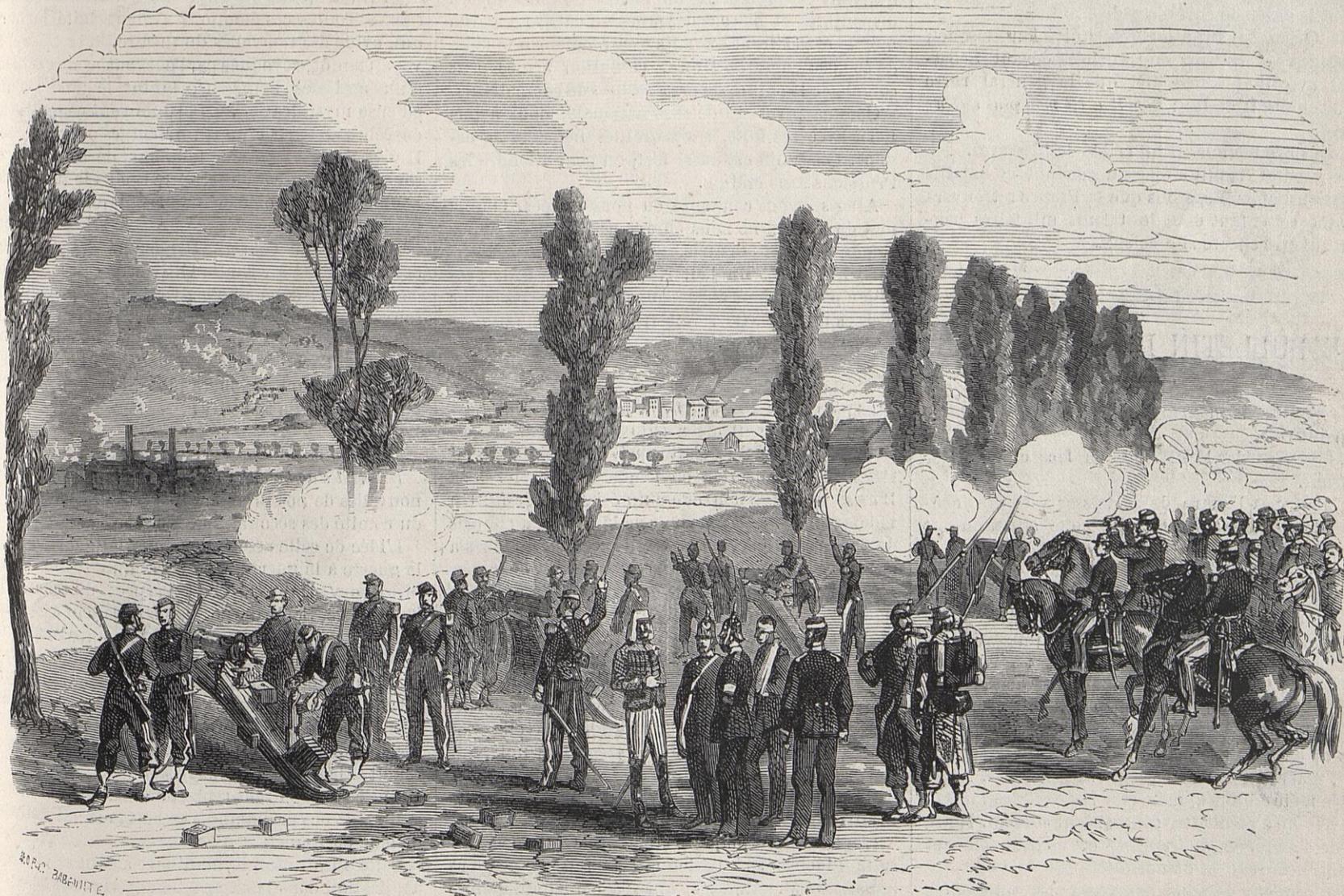
LÉO DE BERNARD.



Le général Raoult, disparu dans la mêlée de Freischwiller. — (Phot. Franck.)



Le général Colson, chef d'état-major du maréchal Mac-Mahon, tué à ses côtés. (Disdéri.)



LA FRONTIÈRE. — Les mitrailleuses à la prise de Sarrebrück. — (D'après un dessin de M. Brunet, capitaine d'artillerie.)

LE GÉNÉRAL COLSON

Mort au champ d'honneur, le général Colson a glorieusement terminé à Reischoffen, une carrière militaire brillamment remplie.

Né à Saint-Arobin (Meuse) le 3 janvier 1821, Colson sortit de Saint-Cyr en 1841, pour entrer dans la cavalerie.

Dès 1842, il fut attaché au corps de l'état-major, auquel il appartenait pendant la guerre de Crimée.

Sa belle conduite à Inkermann lui valut le grade de chef d'escadron, et après la prise de Malakoff, où il fut blessé à la tête et à la poitrine, il reçut la croix d'officier de la légion d'honneur.

En qualité d'aide de camp du général Renault, il fit l'expédition de Kabylie. En Italie, il était chef d'état-major de la 1^{re} division du 3^e corps. Le 25 janvier 1860, il fut envoyé en Russie comme attaché militaire à l'ambassade de France et suivit une expédition russe dans le Caucase.

On l'envoya à Rome en 1863. Il était alors colonel et chef de l'état-major de la division française. Revenu en France, il remplit, au ministère de la guerre les fonctions de chef de cabinet du ministre. Le 28 février 1868, il était promu au grade de général de brigade, et l'année d'après commandait la subdivision de Lille.

Le général Mac-Mahon se l'était attaché comme son chef d'état-major. Il a eu la douleur de le voir tomber à ses côtés,

M. V.

LE GÉNÉRAL RAOULT

De simple soldat, Raoult était parvenu, sans argent et sans protection, par l'énergie de son travail, par l'éclat de son courage, au beau grade de général de division.

Sorti de Saint-Cyr, il fut nommé lieutenant d'état-major le 1^{er} janvier 1838; partit pour l'Afrique où il conquit la croix de la Légion d'honneur et obtint le grade de chef d'escadron.

En Orient, il fut attaché à la division Bosquet, et dirigea les travaux de tranchées devant Sébastopol avec tant d'habileté, que le général russe Tottleben disait de lui : *Raoult a été mon plus sérieux ennemi.*

A ce siège terrible, il fut criblé de blessures.

Le général Raoult a disparu pendant la bataille de Reichshoffen. Espérons que la France retrouvera bientôt cet enfant dont les talents militaires peuvent lui être encore si précieux.

M. V.

LE BULLETIN DE LA GUERRE

Ce n'est pas le moment de se voiler les yeux pour ne point voir.

Il faut regarder la situation en face et l'aborder de front.

Il n'est pas l'heure de se laisser aller aux ébêtements de l'indifférence, car cette situation est grave, et nous avons tous intérêt à la sauver.

Le découragement non plus, ne doit pas approcher de nos cœurs, car c'est dans les épreuves, que se trempent les âmes fortes, et ce n'est qu'avec des âmes fortes qu'on combat un ennemi puissant.

Nous venons d'essayer trois revers : à Wissembourg, à Forbach, à Reischoffen, la valeur française a succombé sous la supériorité du nombre. Nos soldats ont lutté comme des lions contre des masses d'ennemis sans cesse renaissantes. Ils ont cédé, mais leur valeur n'est point diminuée. Notre armée a été entamée, mais elle reste encore forte et toute prête à combattre son vaillant combat. Notre devoir de citoyen, de français, est de la soutenir et de notre courage, et de notre action.

Que diraient de nous nos pères, les volontaires de Valmy et de Jemmapes, eux qui étaient alors toute l'armée de la France contre la coalition, s'ils voyaient leurs fils abâtardis, renoncer à la lutte

parce que les débuts de la campagne n'ont pas été heureux !

Non, la France est trop fière, elle est encore trop grande, ses forces sont encore trop vives pour que nous désespérions de la victoire.

L'histoire n'oserait pas enregistrer cette défaillance.

A Wissembourg, la division Douay a lutté pendant six heures contre les troupes du prince Frédéric-Guillaume. Ses neuf mille hommes n'ont pu arrêter toute une armée. Notre vertu doit-elle, pour cela, se laisser ébranler ?

Ils étaient plus de trois contre un, à Forbach, où le général Frossard a eu à soutenir le choc de deux sections de l'armée prussienne. Qu'y a-t-il là de décourageant ?

A Reischoffen, le maréchal Mac-Mahon s'est battu avec acharnement depuis trois heures du matin jusqu'au soir. Il n'avait que 33,000 hommes à opposer aux 120,000 du prince Frédéric-Charles. Dans un combat aussi inégal, le duc de Magenta a vu tomber à ses côtés, son chef d'état-major, le général Colson. Son état-major a été dispersé, et on ne sait encore où se trouve le général Raoult. Il a laissé, disent les rapports prussiens, 4,000 prisonniers aux mains de l'ennemi et quarante canons. Il n'en a pas moins tenu quinze heures devant toute une armée. Il n'en a pas moins sauvé sa retraite. Où verrait-on là sujet de désespérer ?

Nos soldats ont prouvé leur courage et leur ténacité. L'armée a démontré à la France, qu'elle pouvait compter sur sa vaillance et sa solidité. Elle a fait sentir ses rudes coups à l'ennemi. Et nous ne serions pas fiers de notre armée et de nos soldats ! Et nous douterions du prochain succès, qui viendra réparer nos premiers échecs ?...

Que la nation se lève, que la France guerrière se dresse tout entière, et lorsque notre armée du Rhin verra le peuple entier, en armes derrière elle, elle fera de ces prodiges qui enfantent la victoire.

Les corps qui se massent pour attendre, de pied ferme et avec un courage que ne saurait toucher une première défaite, les princes prussiens, ces corps comptent 200,000 hommes de troupes d'élite, qui vont être renforcés de 150,000 hommes encore disponibles et de 60,000 jeunes soldats. La garde mobile et les francs-tireurs représentent une force de 400,000 hommes. Enfin, la nation armée peut compléter le chiffre de deux millions de combattants.

Comme pivot de défense nationale, nous avons Paris avec ses forts, ses murailles hérissées de canons. Quant on est aussi fort, on peut attendre les Prussiens sans crainte.

Allons, ayons confiance en nous-mêmes. Que le mot d'invasion ne nous effraye pas. Ne désespérons pas du salut de la patrie.

La guerre est un jeu. Nous avons perdu la première partie. Nous engageons la revanche les mains pleines d'atouts. Ce serait trop bête de ne pas espérer le succès définitif.

La place de la Bourse dans la journée du 6 août. —

Ah ! notre patriotisme a subi une cruelle déception. Un misérable s'est joué de notre enthousiasme national. Il a eu l'audace de porter à la Bourse la fausse nouvelle d'un éclatant succès. Un moment, ce jour-là, le cœur de la France a été pris de fierté et de joie. Pendant deux heures, Paris a cru au succès du premier corps de notre armée. Mac-Mahon, d'après le bruit répandu, ajoutait une nouvelle victoire à ses victoires passées. Les drapeaux étaient aux fenêtres, les femmes avaient arboré la cocarde tricolore sur leurs chapeaux ; on se serrait les mains, on s'embrassait. La joie fut courte, la déception fut cruelle. Deux heures ne s'étaient pas écoulées qu'on apprenait que la nouvelle était fautive. La colère, un moment, prend le peuple, qui se porte en masse, sur la place de la Bourse, furieux de la surprise dont il était victime, de la sanglante mystification qu'on lui infligeait.

L'agitation va toujours croissant. On crie contre cette hideuse spéculation qui se fait un jeu des angoisses patriotiques et qui n'a pour tout mobile dans l'esprit et au cœur que la hausse ou la baisse. La foule grossit toujours ; son excitation gronde de plus en plus. Un instant arrive où elle n'y tient

pas. Elle monte l'escalier de la Bourse, fait irruption dans l'intérieur. Elle veut saisir le coupable. Elle voit dans chaque boursier un complice. Les cris, les interpellations, les menaces se croisent dans l'air chauffé à 35 degrés. On se bouscule, on se colle. On assiège la corbeille des agents de change, on en arrache la rampe. Le 6^e ordre est au comble. Enfin la garde municipale arrive et fait évacuer le temple. Les gardiens ferment les grilles extérieures. Le grand monument sur l'escalier duquel tout à l'heure Capoul entonnait d'enthousiasme la *Marseillaise*, est vide, froid et a l'air d'un immense tombeau. C'est là que le peuple de Paris vient d'enterrer sa cruelle désillusion.

Émeute devant la maison Frascati. — La veille, une première émeute avait eu lieu contre les manieurs d'argent. Une imprudente parole, certains disent quelques mots mal interprétés, sortis de la bouche d'un prussophile à la nouvelle de notre échec de Wissembourg, avaient digné les passants qui les avaient entendus. Un attentivement se forme devant la maison du changeur qui occupe, dans la maison Frascati, l'angle du boulevard Montmartre et de la rue de Richelieu. C'était de chez ce changeur qu'était sorti le *vivat* en l'honneur des Prussiens. Quelques mobiles qui passaient se mêlent aux groupes irrités. On se révolte contre ceux qui ne craignent pas, chez nous et à notre barbe, de se réjouir hautement des malheurs de la patrie. On veut que l'imprudent, le coupable soit livré. On se pousse contre la devanture de la boutique de change ; quelques pierres sont lancées contre les carreaux qui volent en éclats.

A ce moment, arrivent quelques sergents de ville qui protègent le coin du boulevard, font mettre les volets, fermer le magasin, circuler la foule. Le lendemain une large bande de calicot blanc, appliquée sur la boutique, aux volets clos, annonce au public que *cette maison est française et non prussienne*. Depuis elle reste fermée.

M. Emile Ollivier au balcon du ministère de la justice. — Toutes ces émotions avaient agité la foule qui, avide des nouvelles du théâtre de la guerre, se voyait tantôt provoquée par l'enthousiasme moqueur d'un ami des Prussiens, tantôt le jouet d'une odieuse mystification. Le peuple veut connaître les dépêches de l'armée du Rhin, bonnes ou mauvaises. Il y va pour lui de son honneur, de son sang, de son argent. Après son irruption dans le temple des boursiers, il se porte en masse au ministère de la justice, sur la place Vendôme. Ses cris demandent le président du conseil. Il réclame des nouvelles, des nouvelles ! M. Emile Ollivier paraît au balcon de l'hôtel et, dans une patriotique improvisation, souvent interrompue par les voix de la foule, il promet que toutes les dépêches, quelles qu'elles soient, seront à l'avenir affichées dans tout Paris. Sûr désormais qu'on ne jouera plus de sa trop vive crédulité, le peuple se retire.

Départ des ambulances au palais de l'Industrie. — Les nouvelles de nos premiers succès ont hâté le zèle du comité des secours aux blessés.

L'idée de cette association internationale, qui fait la guerre à la guerre, est due à un citoyen Suisse, M. Henry Dunant. C'est l'aspect du champ de bataille de Solferino et les scènes de désolation poignante qu'il présentait qui le poussa à faire un appel au dévouement des particuliers pour venir en aide aux ambulances militaires toujours insuffisantes après les combats si meurtriers de notre époque. L'idée de M. Dunant fut accueillie par la société genevoise d'utilité publique. Un congrès se réunit à Genève, le 8 août 1864, où toutes les nations européennes se firent représenter et reconnurent la neutralité des ambulances et hôpitaux militaires et de leur personnel.

Cette innovation humanitaire a reçu sa première application dans la campagne qui vient de s'ouvrir sur les bords du Rhin. Le quartier général de l'Association des secours pour les blessés militaires est établi, à Paris, dans le palais de l'Industrie, aux

Champs-Élysées. C'est de là que sont parties, encore ces jours-ci, ces grandes voitures fermées, munies des troussees et pansements nécessaires et destinées à recueillir les pauvres victimes du Dreyse et du Chassepot.

Leur personnel les accompagnait, prêt à se dévouer à ses fonctions philanthropiques. L'état-major est là représenté par les chirurgiens volontaires. Ils portent la tunique bleue à grands revers, garnie d'une double rangée de boutons dorés sur lesquels on lit : *Ambulances volontaires*. Ils sont coiffés d'un chapeau de soie blanche décoré sur le devant d'une croix rouge. Le pantalon est bleu comme la tunique.

Le chirurgien en chef de l'ambulance porte quatre étoiles dorées sur le collet renversé; les majors, trois; les aides-majors, deux et les sous-aides, une seulement.

Les infirmiers portent le chapeau rond, la capote et sur la manche droite un brassard avec la croix rouge.

Les mitrailleuses. — Leurs effets. — L'emploi de tous ces braves cœurs n'est pas une sinécure. Tant s'en faut.

Par ce temps de mitrailleuses qui à chaque décharge jettent à terre un demi-peloton, les blessés ne manquent pas, hélas !

Comme si ce n'était pas assez des canons rayés et des fusils à aiguille, il a fallu que la science de la guerre, que le génie de la destruction humaine inventât cette machine qui, montée sur l'affût d'un canon lance à la fois trois douzaines de cartouches chargées de balles coniques. Les trente-six coups de mitraille partent simultanément. Le disque qui porte les cartouches correspond par ses orifices aux trente-six ouvertures postérieures des canons de fusil rayés qu'une gaine commune serre les uns contre les autres. Ce disque se remplace huit fois dans l'espace d'une minute : on peut donc tirer deux cent quatre-vingt-seize coups en une minute.

Quand on pense qu'à la bataille de Reischoffen, les Prussiens comme les Français se lançaient réciproquement la mort avec de pareils engins de guerre, on s'étonne vraiment que les 33,000 soldats de Mac-Mahon aient pu tenir quinze heures contre 20,000 Allemands. Quelle tactique dans la résistance a dû déployer le général, de quel courage ont dû être prodigués nos soldats !

Témoin de ces prodiges, la France doit être fière et non pas abattue.

Nous avons assez pleuré sur leur insuccès. Il est temps de les secourir.

A l'œuvre donc et au combat. Enflammés par un patriotisme enthousiasme et serrant nos rangs, disons comme Isnard s'écriait le 24 février 1793 : « O patrie, tu seras sauvée ! »

MAXIME VAUVERT.

NOS ENNEMIS

GUILLAUME I^{er}, ROI DE PRUSSE

En Prusse comme en France, le commandement en chef des armées de terre et de mer est conféré, de par la Constitution, au souverain. C'est donc sous la suprême direction du roi Guillaume, âgé aujourd'hui de 73 ans, que l'armée prussienne va essayer de tenir tête à nos généraux, ces champions de la France dont nous avons donné les portraits, esquissés les biographies.

Frédéric-Guillaume n'était encore que prince royal, qu'il affichait déjà et hautement ses prétentions de réformateur politique. Il se croyait appelé à refaire, au profit de la Prusse bien entendu, la carte de l'Allemagne. Son illuminisme s'était donné le rôle d'exécuteur testamentaire du grand Frédéric II, qui faisait de l'adjonction ou de la domination de toutes les nations germaniques, la condition vitale de la monarchie prussienne.

Ses sentiments étaient si publiquement avoués, que l'archevêque de Cologne disait de lui : « Après la mort du roi régnant, Frédéric-Guillaume fera peu à peu en Allemagne ce que le roi de Sardaigne a fait en Italie. »

Arrivé au trône, après trois ans de régence (1858

à 1861), Frédéric-Guillaume V, était plus que sexagénaire. Il avait donc eu le temps de méditer et d'arrêter son programme politique.

Aussi, douze jours après la mort du roi son frère, le 14 janvier 1861, lisons-nous dans son discours du trône : « Il m'est échu une mission difficile. J'espère l'accomplir heureusement. Vous m'assisterez dans cette œuvre. La patrie a besoin de conseils éclairés et d'un dévouement plein d'abnégation. »

Quelque temps après la feuille ministérielle de Berlin disait : « La politique de la Prusse est une politique d'annexion. »

M. de Bismark, à qui on fait aujourd'hui tout l'honneur de cette politique, n'avait pas encore paru sur la scène. Il n'était pas même comparse.

Avant d'oser, le roi Guillaume voulut fêter le gouvernement français. Son gendre, le grand duc de Bade, fut chargé de ménager une entrevue qui eut lieu au printemps de 1861. L'empereur Napoléon et le roi de Prusse dînèrent à la même table. Cette entrevue amassa sur la tête du roi la haine de la Confédération germanique. Le 14 juillet suivant, un étudiant, Oscar Becker, tira un coup de pistolet sur Guillaume qui se promenait dans l'allée de Lichtenthal, à Bade, et qui fut légèrement blessé.

Au mois d'octobre, le roi Guillaume venait faire à l'empereur Napoléon, à Compiègne, une visite qui dura huit jours. Bien des politiques pensèrent alors qu'entre les deux souverains avaient été débattues toutes les questions ayant trait à l'unification de l'Allemagne.

M. de Bismark n'était ni de l'entrevue de Bade, ni de celle de Compiègne.

Il ne devait arriver aux affaires qu'un an après. Le programme du roi Guillaume était donc arrêté sans sa participation.

A son couronnement à Königsberg, 18 octobre, Frédéric-Guillaume V échangea son nom dynastique contre celui de Guillaume I^{er}. Le sacre se fit en grande pompe. Le maréchal de Mac-Mahon y assista revêtu du manteau écarlate de l'ordre de l'Aigle noir de Prusse.

Ce couronnement de droit divin était le premier acte de cette tragédie politique dont le dénouement ambitionné par Guillaume, doit nous représenter le sacre du nouvel Empereur d'Allemagne.

Défiant à l'égard de la liberté, Guillaume a toujours eu l'horreur de la Révolution. En 1848, lorsque les luttes politiques ensanglantèrent les rues de Berlin, il insista, lui prince royal, auprès du roi son frère, pour que l'armée ne cédât à aucun prix devant l'émeute. Le peuple vainqueur fut si irrité contre lui qu'il fut obligé de s'esquiver de la capitale, la nuit, sous des habits de femme, déguisé en chiffonnière.

Comme régent et comme roi, il se refit une popularité en se prononçant vigoureusement contre cette alliance Russe dont il est si friand aujourd'hui.

Guillaume I^{er} a toujours eu deux haines : celle de l'Autriche et celle du parlementarisme. Il les assouvit toutes les deux dans la fameuse campagne de sept jours, qui se termina par la bataille de Sadowa, où, malgré ses 69 ans, il chargea l'ennemi à la tête d'un régiment de cavalerie. L'Autriche fut rejetée hors de la Confédération allemande et du parlement de Francfort, il n'en fut plus parlé. On sait même avec quelle brutale rancune fut traitée la ville diétale.

Le roi Guillaume I^{er} était triomphant. Ses haines étaient assouvies, mais non pas son ambition, sa rage d'annexer.

La France, qui lui avait imposé l'art. 5 du traité de Prague était toujours là, vigilante, prête à lui donner sur les doigts s'il portait la main sur d'autres territoires.

Cette attitude contrecarrait sa Majesté Guillaume qui voyait sa mission providentielle contrariée. Le roi de Prusse a dans la cervelle une forte dose d'entêtement mélangé d'un certain mysticisme qui plus d'une fois a donné à rire aux positivistes allemands. Quand il se butte contre une idée, il va de l'avant malgré tout, quitte à se casser la tête contre l'obstacle. Se croyant, de par la volonté céleste, appelé à reconstruire le vieil empire d'Allemagne, ce sénile autocrate a résolu de renverser tout ce qui s'oppose à l'accomplissement de ses desseins. Voilà pourquoi après avoir épuisé la longanimité de la France pen-

dant quatre ans, il en est venu à l'insolence, il a provoqué la guerre. Il a tout fait pour en arriver là et le jour où notre indignation a répondu à ses injures par une déclaration de guerre, on a vu ce roi des piétistes se jeter hypocritement dans les bras de son fils et verser dans son sein une larme qui n'a pas été pleurée.

M. DE BISMARCK

M. de Bismark sera le ministre proverbial de la monarchie prussienne.

Il fait lui-même tant de bruit autour de sa personnalité, qu'on n'entend, qu'on ne voit plus que lui en Prusse. Ses turbulences, ses tracasseries, ses audaces sollicitent l'attention de l'Europe entière, aux yeux de laquelle grandit tous les jours cette étrange individualité.

Depuis son entrée aux affaires, il a trouvé le moyen d'incarner en lui la politique du cabinet de Berlin. Tout est effacé autour de lui, les ministres, les princes, le roi lui-même.

Sans doute, le président du conseil est un instrument intelligent, d'une puissante énergie, d'une remarquable précision, mais ce n'est qu'un instrument dont se sert le roi Guillaume, et sans avoir l'air d'y toucher.

Bien avant que le caractère absorbant de M. de Bismark eût percé dans le monde politique, le roi actuel avait formellement révélé son programme politique. La grande habileté de M. de Bismark a été de faire siennes les idées de son souverain, et de les traduire en énergiques formules.

Le roi dit : « J'ai l'obligation de fortifier la Prusse dans la position qu'elle doit prendre pour le salut de tous. » La franchise brutale de M. de Bismark explique cette pensée par ces mots : « L'unité de l'Allemagne se fera par le fer et le sang. » « Puisse la bénédiction divine favoriser les tâches que la Providence m'a imposées ! » balbutie le mysticisme hypocrite de Guillaume I^{er}. « La force prime le droit, » interprète son ministre.

Le roi Guillaume est le régulateur d'une politique annexionniste sans scrupules; M. de Bismark imprime aux événements une vitesse accélérée qui est le signe par culier de son tempérament.

La volonté royale a tracé le but; le chef du cabinet prussien y marche droit, par tous les moyens.

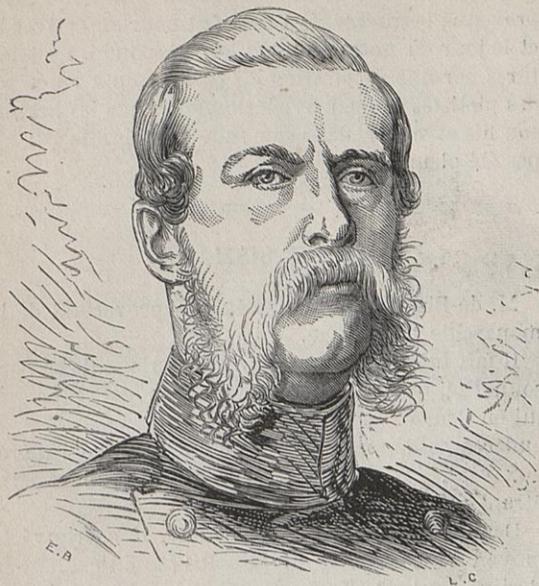
Pour le ministre, comme pour le roi, il ne doit y avoir qu'une puissance en Allemagne, la Prusse; qu'une politique allemande, la politique prussienne.

Ces deux hommes se sont rencontrés, le roi Guillaume et M. de Bismark, tout occupés de leur haine commune contre l'Autriche, du même mépris pour les privilèges des assemblées parlementaires. L'un a donné la puissance à l'autre, qui de son côté met au service de la couronne une habileté politique faite de ruse et d'audace. Au bout du fossé, nous verrons où cette association gouvernementale aura mené la Prusse.

M. Othon Bismark de Schœnausen, né le 1^{er} avril 1814, commença par être étudiant en droit à Göttingue, à Berlin, à Greifswald. Son existence tapageuse pendant cette époque a été émaillée d'une foule d'épisodes typiques qu'il serait trop long de raconter.

Son tempérament de casse-cou aurait été mal à l'aise dans une robe d'avocat. Il le comprit tout de suite, et se jeta dans la carrière militaire. Engagé volontaire, il devint lieutenant dans la landwehr. On était à la paix. Ne pouvant faire son chemin par le fer et le sang sur les champs de bataille, il se lance dans la politique. Membre de la diète provinciale de Saxe et de la diète générale, il se fait dès le premier jour remarquer par ses paradoxes à l'emporte-pièce, par son aversion, non-seulement contre les démocrates, mais contre les constitutionnels. Il fait son premier pas dans la carrière diplomatique en 1851, comme ministre de Prusse à la diète de Francfort. Il s'y signale par ses attaques contre l'Autriche, et ne dédaigne pas de houspiller les Habsbourg dans le *Charivari* de Berlin.

L'austrophobe avait assez bien rugi. S. M. Guillaume en fut contente, et témoigna tout son grand plaisir en envoyant ambassadeur à Vienne



Le prince royal de Prusse.

cet ennemi déclaré de l'Autriche. La ligne la plus directe pour arriver à l'ambassade de Paris étant celle de Saint-Petersbourg, M. de Bismark la prend et se montre officiellement en France en 1862. Son ambassade à Paris ne fut pas de longue durée. Le temps d'y par faire le programme royal et d'y rece-

risme, révolutionnaire autoritaire de haute école, le nouveau ministre lutte pendant quatre ans contre la Chambre des députés, qui refuse de voter son budget militaire. Il dissout cette chambre récalcitrante à trois reprises différentes, et pousse l'institutionnalisme jusqu'à déclarer le budget exécutoire sans la Chambre et malgré la Chambre.

Per fas et nefas, il fallait bien travailler à l'abaissement de l'Autriche. Avant d'en arriver aux armes, il cherche à amoindrir politiquement sa rivale. M. de Savigny, plénipotentiaire prussien auprès de la diète de Francfort, propose un plan de réforme



Le roi de Prusse.

de la Confédération germanique, dans lequel se trouve cet article 1^{er} : « Le territoire fédéral embrasse les États ayant jusqu'à ce jour fait partie de la Confédération, à l'exception des provinces fédérales de l'empire d'Autriche. » L'Autriche était exclue de la Confédération. Elle protesta énergiquement, dénonça à la diète la rupture du traité de Gastein, qui avait suivi la guerre contre le Danemark, et demanda la mobilisation des contingents fédéraux. La mobilisation fut votée contre la Prusse, le 14 juin 1866. Celle-ci était si parfaitement prête à la guerre, qu'elle entra en campagne trois jours après.



Le prince Frédéric-Charles.

vernement prussien et dont les deux premières individualités sont : le roi Guillaume et M. de Bismark.

Je ne dis pas que M. de Room soit le saint-esprit de cette *triplicité phénoménale*, pour parler le langage de ce bon Hegel. Non, le ministre de la guerre en



M. de Moltke.

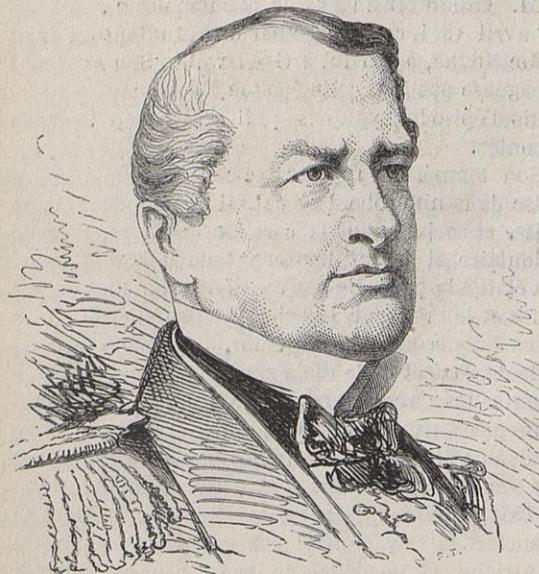
voir la grand'croix de la Légion d'honneur. Ce sont là les petits débuts de M. de Bismark. Le roi Guillaume, qui a deviné en lui son homme, le fait, le 22 septembre 1862, ministre de sa maison et des affaires étrangères. Élevé dans le profond dédain du parlementa-



M. de Roon.

Prusse fait simplement cause commune avec le roi et son premier ministre dans la lutte que ceux-ci ont soutenue, soutiennent et soutiendront contre le parlementarisme.

Entre ses deux cotrinitaires, M. de Room est bien éclipsé. Sa médiocrité relative se réfugie dans la



Le prince Adalbert.



M. de Bismark.

La Diète et l'Autriche avaient joué le jeu de M. de Bismark, dont la politique triomphait le 3 juillet suivant à Sadowa.

Mais cette politique d'aventurier audacieux, condamnée à la réussite quand même, et qui a ses coups de bas et de haut, offre parfois des dangers que la plus haute habileté ne saurait prévoir.

M. DE ROON

M. Albert-Théodore-Émile de Roon, est la troisième incarnation de cette trinité qui forme le gou-



Le général Falkenstein.



LA GUERRE! — (Composition et dessin de M. Edmond Morin.)

réorganisation de cette armée qui fait l'orgueil de la Prusse, jusqu'à présent du moins. Ses aptitudes d'ailleurs le poussent à cela. Déjà âgé de 67 ans (né le 30 avril 1803), Émile de Room pourrait trouver dans les nobles travaux de la guerre active. Il est plus bureaucrate que soldat, plus professeur que tacticien sur le champ de bataille. Au ministère de la guerre, il est à son rang et M. de Moltke le dispense du soin d'organiser la victoire. Il n'a rien de commun avec notre Carnot.

M. de Room est un élève de l'École des cadets, fait officier en 1821.

C'est une capacité d'état-major et en cette qualité il a fait l'éducation militaire du prince Frédéric-Charles, dont il a fait un bon soldat.

M. de Room a pris le portefeuille de la guerre en 1861, et il le conserve. Il y tient son rang tout aussi bien qu'un autre théoricien prussien.

LE GÉNÉRAL DE MOLTKE

Le général baron de Moltke est le chef de l'état-major général prussien. C'est le grand stratège; celui qui a marqué d'un point rouge, sur son plan d'invasion, toutes les étapes qui mènent des bords du Rhin à Paris. C'est ce même général qui, de son cabinet de Berlin, prit en 1866, dans ses filets stratégiques, le vieux Benedeck, qui fit tout pour se laisser prendre. Si le général autrichien avait eu moins de forfanterie, s'il avait eu assez d'intelligence pour comprendre à temps les véritables intentions des Prussiens, il est probable que la bataille de Sadowa, restée indécise jusqu'à quatre heures du soir, se serait transformée en déroute pour les régiments du roi. Heureusement pour les Prussiens, Benedeck était de cette école allemande qui faisait dire à un diplomate autrichien, après la campagne d'Austerlitz: « Nous avons un ennemi plus redoutable que Napoléon; cet ennemi, c'est notre adverbe favori: *gleich* (tout à l'heure). Ce terrible *gleich* nous a fait à lui seul plus de mal que toutes les armées françaises. »

Si le feld-maréchal d'Autriche n'avait pas eu pour premier ennemi ce tout petit adverbe *gleich*, les combinaisons stratégiques de M. de Moltke seraient regardées aujourd'hui comme insensées. Mais l'audace a réussi au major général de l'armée prussienne, et M. de Moltke s'aviserait aujourd'hui de prendre la capitale de la lune, qu'il trouverait des Prussiens qui se feraient forts d'exécuter son plan de campagne aérien.

Il leur a promis de les mener à Paris, et ils comptent y arriver aussi sûrement qu'ils ont été sous les murs de Vienne. En ce point, M. de Moltke me permettra de douter de son infailibilité.

Je sais bien qu'il a dirigé les réformes militaires en Orient, qu'il a fait le plan de campagne contre le Danemark, lui qui a commencé sa carrière militaire dans ce noble petit pays; je n'ignore pas que celui qu'il a élaboré contre l'Autriche a réussi; mais ses soixante-dix ans, qui vont sonner au mois d'octobre, doivent lui donner cette sagesse qui faisait dire à son maître Frédéric-le-Grand, un fameux stratège celui-là: « Les succès donnent une confiance nuisible. » Le monarque qui, d'après Jomini, savait le mieux, dans l'emploi des troupes, faire une application si exacte des principes, avouait son trop de confiance après sa défaite de Kollin.

Que M. Helmuth-Charles-Bernard, baron de Moltke, n'oublie pas non plus cette phrase, écrite le 12 juillet 1744 par le même Frédéric au roi de France: « Que Votre Majesté ordonne à ses généraux de battre partout ses ennemis, et ses ennemis seront battus. »

LE PRINCE ROYAL DE PRUSSE

Frédéric-Guillaume-Nicolas-Charles, le commandant du deuxième corps de l'armée prussienne sur le Rhin, est le fils du roi Guillaume I^{er}, le prince héréditaire de Prusse. Il est né le 18 octobre 1831 et s'est marié le 25 janvier 1858, à Marie-Louise, fille aînée de la reine d'Angleterre.

Il est général d'infanterie, chef, commandant, colonel, propriétaire d'une kyrielle de régiments, bien longue à énumérer. Sa noble épouse est: « 2^e chef du 2^e régiment de hussards de la garde

n^o 2 » et son fils, le prince royal, âgé de onze ans, est déjà sous-lieutenant dans quatre régiments.

On a bien raison de dire qu'en Prusse tout le monde est soldat, même les princesses.

A dix ans, le prince royal était sous-lieutenant. Il fit sa première campagne en 1864, contre le Danemark. C'était lui qui dans la guerre contre l'Autriche, en 1866, commandait l'armée dite de Silésie. Il fit des prodiges de rapidité pour opérer sa jonction avec l'armée de l'Elbe, commandée par son cousin, le prince Frédéric-Charles. Il força les passages de la Bohême et supporta bravement le premier choc des plus grandes forces autrichiennes. Le 27 juin, il livre le combat de Nachod où il fait 3,000 prisonniers, le 28, il fait éprouver à l'archiduc Léopold un échec si sensible que ce prince quitte l'armée autrichienne, enfin il défait à Trautenau le général de Gablentz.

Le 3 juillet, il arrive sur le champ de bataille de Sadowa, alors que l'action était engagée, la victoire incertaine. Il se battit comme un lion, ne s'éparignant en rien et poussant toujours au plus fort de l'ennemi. On lui attribue en grande partie le gain de la bataille. Ce qu'il y a de positif, c'est que, comme Blücher à Waterloo, il eut la chance d'arriver à propos et de peser du poids de son armée sur une situation où, jusqu'à quatre heures, les forces autrichiennes avaient balancé celles du roi de Prusse. On lui a reproché son ardeur excessive, sa fougue irréfléchie. Le succès de Sadowa est là qui le justifie. En d'autres occasions prochaines, ses grandes qualités de soldat pourraient bien n'être que des défauts.

LE PRINCE FRÉDÉRIC CHARLES.

Le prince Frédéric-Charles est le fils aîné du prince Frédéric-Charles-Alexandre, frère puîné de Guillaume I^{er}. Il est par conséquent neveu du roi de Prusse.

Le marronnier des Tuileries fleurit pour lui tous les printemps. Il est né le 20 mars. Il a aujourd'hui quarante-deux ans. Général de cavalerie, il commande le 3^e corps de l'armée prussienne, ayant sous ses ordres les généraux de division de Stulpnagel et de Buddenbrock.

C'est un des héros de Sadowa, un de ces guerriers prussiens que le succès de cette journée a grisés.

Il n'y a que les fortes têtes auxquelles ne montent pas les fumées de la gloire, et le prince n'est pas encore un Turenne.

Élève du lieutenant-général de Room, aujourd'hui ministre de la guerre, il est très-fort sur la théorie militaire, ce qui ne l'a pas empêché de se faire battre pratiquement et carrément par les Danois, au siège de Missunde. Comme soldat, il brilla par son courage; mais comme général en chef, sa tactique laissa tout à désirer à la victoire.

Il a dit lui-même que le passage de son armée dans l'île d'Alsen était un passage unique dans l'histoire de la guerre. M. Jolie l'ouïèvre, aurait le droit de réclamer contre cette appréciation. Pour moi, je me contente de penser que le prince Frédéric-Charles a voulu par là soutenir la réputation des Berlinoises qu'on appelle les Gascons du Nord.

La campagne de 1866, contre l'Autriche, a été plus heureuse pour lui. Il commandait l'armée de l'Elbe à laquelle incombait la tâche la moins lourde. Il pivota autour de Gorlitz, occupa la Saxe, dont l'armée s'était précipitamment retirée en Bohême, contribua à conquérir la ligne de l'Iser en battant les Autrichiens à Siefrow, à Podol, à Munchengratz, à Gitschin. Ce dernier combat eut pour résultat la jonction de l'armée de l'Elbe avec celle de Silésie.

Le 3 juillet, l'armée du prince Frédéric-Charles avait son centre à Sadowa. Elle supporta bravement le feu des autrichiens et le prince paya brillamment de sa personne. Il fut courageux, plein d'élan, entraînant et payant bravement de sa personne. Il démontra à la Prusse qu'il était un bon soldat.

Ces qualités guerrières sont chez le prince Frédéric-Charles relevées par une science théorique, dont il nous a donné les preuves dans une brochure qui a fait pas mal de bruit en Allemagne, et qui a pour titre: *De la manière de combattre des Français.*

Dans cet écrit, paru en 1839, Frédéric-Charles se pose en péroraison cette redoutable question: « Quel sera notre sort dans une guerre contre la France? — Nous pourrions la vaincre, répondit-il, et nous la vaincrons à coup sûr, si nous savons nous détacher en temps de guerre, de la routine de la place d'armes, des exigences du règlement et de notre système de tirailleurs. — C'est là qu'est la difficulté, c'est là qu'est « ma seule crainte. »

Ma seule crainte! Je vous supposais plus clairvoyant, mon prince.

LE GÉNÉRAL VOGEL DE FALKENSTEIN

Celui-ci est un dur à cuire. C'est un élève de Blücher, de ce Blücher, non moins célèbre par les défaites que lui infligea Napoléon, que par sa haine contre les Français.

Le général Vogel de Falkenstein est une vieille gloire de l'armée prussienne. Il est de 1797 et a fait en 1814, la campagne de France.

Il brilla à Montmirail où il resta seul vivant des officiers de son bataillon. On le décora de la croix de fer sur le champ de bataille.

A la paix de Paris, il rentra dans la vie privée. Il reprit du service en 1848, lors de la première guerre contre le Danemark. Il servit en qualité de chef d'état-major, sous le général Wangrel.

Dans la seconde campagne contre les Danois, il commanda le troisième corps d'armée sous les ordres du prince Frédéric-Charles.

Vogel de Falkenstein, dans la guerre de 1866, fut chargé d'opérer dans le Hanovre, d'assurer pleinement les communications entre les provinces orientales et occidentales de la Prusse. Le général fit exécuter un mouvement concentrique sur Hanovre, par Minden et Harburg, et marcher deux divisions sur Cassel. Il devait prendre possession du Hanovre et de la Hesse. Sans coup férir, il entra à Hanovre, s'empara de tout le matériel hanovrien, occupa Stade et les batteries du Weser, pendant que le général Beyer s'emparait de Cassel. Il parvint à cerner la petite armée hanovrienne et livra, le 28 juin, une sanglante bataille sur les hauteurs de Langelsanza. Les hanovriens battus, obtinrent une capitulation en vertu de laquelle ils mirent bas les armes et furent renvoyés dans leurs foyers; les officiers gardèrent leur épée.

Le roi se retira chez son beau-père dans le duché d'Altenbourg. On sait ce que la Prusse, malgré les conventions, a fait de son royaume.

L'électeur de Hesse, pris dans son château de Wilhemshole, fut envoyé prisonnier à Stettin. Son électorat fut confisqué.

Falkenstein avait rempli sa mission: rendre la Prusse maîtresse absolue des territoires enclavés dans ses possessions de l'est et de l'ouest.

Après les hanovriens il battit les bavaurois et les forces réunies du Sud. Après les succès de Kissingen et de Hummelbourg, il entra dans Francfort, où, exécuteur de la rancune royale et bismarkienne, il se montra impitoyable, comme il l'avait été dans le Hanovre.

Tant de services et tant de dureté trouvèrent leur récompense. Falkenstein reçut après la paix, une magnifique dotation. Il avait bien assez rapporté à son maître.

Malgré ses 73 ans, malgré la haine que son nom inspire aux hanovriens, c'est dans le Hanovre que le général Vogel de Falkenstein a reçu l'ordre de se rendre et d'opérer pendant la campagne qui va s'ouvrir contre la France.

De plus, c'est lui qui commande les troupes bavauroises qu'il a battues en 1866.

Il faudra bien du talent pour soutenir ce double rôle, et le général est bien vieux.

LE PRINCE ADALBERT

Le roi Guillaume a donné à son cousin germain le prince Adalbert, le commandement suprême de la marine prussienne. Dès 1848, le grand-amiral Adalbert est appelé à commander en chef la flotte allemande qui n'existait alors que dans les rêves ambitieux des unitaires.

Les événements politiques lui enlèvent cette flotte fantôme et réduisent sa dignité amirale, au com-

mandement d'une frégate-école, le seul bâtiment que possédait la Prusse.

En 1866, au moment de la guerre du Danemark, l'amirauté n'était plus une sinécure. La Prusse avait 2 navires cuirassés, 8 corvettes, 23 chaloupes canonnières, etc. ; un total de 85 bâtiments de tous rangs et de toutes formes. Le prince Adalbert était plus que jamais amiral.

L'histoire ne dit pas qu'Adalbert ait bombardé Copenhague. Elle est muette, et sur ses évolutions navales, et sur ses exploits. C'est de la modestie prussienne.

Aujourd'hui, Henri-Guillaume-Adalbert est non seulement amiral, mais *commandant supérieur de la marine prussienne*. On a dit qu'il était à la tête d'une escadre qu'on a vue à Plymouth dans ces derniers temps. A l'heure qu'il est on ne sait pas plus où se trouve Adalbert que sa flotte. Si j'étais M. Bouët-Villaumez je ne serais pas tranquille.

Le prince Adalbert a fait ses études maritimes dans l'artillerie à Berlin, où il est né le 29 octobre 1811. Il a beaucoup voyagé, non pas sur son vaisseau-amiral : il n'en avait pas. Il a visité successivement l'Europe, un peu de l'Asie, l'Amérique Nord et l'Amérique Sud. Mal faillit lui en prendre de vouloir explorer les côtes d'Afrique. Un jour il fut attaqué par les pirates du Riff, et, obligé de se battre contre eux, il fut blessé assez grièvement.

Pendant ses pèlerinages dans les capitales de l'Europe, il vit un jour Thérèse Elssler, la sœur de Fanny Elssler, qu'on a applaudies l'une et l'autre à Paris, à Naples, à Vienne, en Amérique. Il vit Thérèse qu'on surnommait *La Majestueuse*, il s'en éprit et l'épousa...morganatiquement, le 20 avril 1850.

Mais ses états de service maritimes ?

— Puisque j'ai raconté qu'avant d'être fait amiral, le prince Adalbert était officier d'artillerie...

LÉO DE BERNARD.

Souvenirs des guerres de Prusse

SINCLAIR

(Suite)

« Ce ne fut pas sans quelque émotion que je me trouvais en présence du grand-duc. Il était assis près d'une table sur laquelle était développée une grande carte d'Allemagne. Des épingles, dont la tête était couverte de cire, étaient fixées sur quelques points de la carte; d'autres y étaient répandues. Je ne pourrais, sans ingratitude, oublier la manière obligeante avec laquelle le grand-duc me reçut. Il portait un uniforme rouge brodé en or. Mon embarras cessa dès que je vis sa physionomie franche et ouverte. Après m'avoir salué légèrement, il me dit d'avancer, et que je n'avais rien à craindre. Il m'adressa ensuite quelques questions, auxquelles il m'engagea à répondre le plus exactement possible. Ces questions ressemblent tellement à celles que me fit Napoléon, que je ne les rapporterai pas. Je dirai seulement qu'il paraissait mettre beaucoup d'importance à savoir où était le maréchal Mollendorf.

« Lorsque je lui eus appris le peu que je savais sur le nombre, les positions et les intentions présumées des Prussiens, il me dit qu'il était convaincu de ma bonne foi; mais que cependant il ne pouvait pas me donner de passe-port, et qu'il se voyait obligé de m'envoyer à Auma, pour être interrogé par S. M. l'Empereur et Roi, qui, il en était persuadé, m'accorderait bientôt, après m'avoir entendu, la faveur que je sollicitais.

« Il m'est impossible d'exprimer combien je fus surpris de cette déclaration, et à quel point j'étais confondu de l'idée que j'allais me trouver devant l'homme le plus extraordinaire de notre âge. Je n'étais pas encore remis de mon trouble, quand le grand-duc sonna et donna des ordres à un domestique. Par suite de ces ordres, un personnage, vêtu d'un uniforme vert, entra. « Comte, lui dit le grand-duc, voilà un jeune Anglais qui a été arrêté à nos avant-postes. » L'homme en habit vert se retourna, et me fit deux ou trois questions insignifiantes dans ma langue. Lorsque j'y eus répondu, il dit au grand-duc : « Je vois effectivement que c'est un Anglais. —

Bien, reprit celui-ci, comme vous allez à Auma, il faut emmener ce jeune homme avec vous, pour que l'Empereur puisse l'examiner. Vous direz à Sa Majesté que je l'ai déjà interrogé, et que rien, dans ses réponses, ne m'a paru suspect. » Il me fit alors un signe de tête gracieux, et, après l'avoir salué profondément, je sortis accompagné par celui qui devait m'emmener, et je restai dans l'antichambre pendant qu'il allait faire préparer la voiture et les chevaux. J'appris bientôt que c'était le comte de Froberg. Tandis que j'attendais son retour, je vis le grand-duc traverser l'antichambre, revêtu d'un somptueux uniforme et couvert de plaques et de décorations. Il donnait la main à une dame, qu'on me dit être une princesse de Reuss, qu'il menait dîner. Il s'arrêta quelques instants pour parler à un officier prussien qui avait été fait prisonnier à la bataille de Saalfeld. Je n'entendis pas distinctement tout ce qu'il disait, mais je compris qu'il taxait les Prussiens de témérité d'avoir attaqué un corps français qui leur était supérieur en nombre. « Les Prussiens, ajouta-t-il, peuvent ne pas nous aimer, mais ils devraient du moins nous estimer. »

« Nous arrivâmes à Auma le lendemain matin.

« La matinée était très-fraîche, et nous nous trouvions fort mal à l'aise dans la calèche dont le cuir ne fermait pas bien. Nous convînmes, M. Regel et moi, de ne préparer aucune réponse, mais de raconter simplement et exactement ce que nous avions vu, afin de ne pas éveiller la défiance par des contradictions. Au bout d'une heure, M. de Froberg reparut, et nous annonça que l'Empereur était levé et désirait nous voir.

« Nous traversâmes rapidement la rue, et après avoir monté un escalier, nous nous trouvâmes dans une antichambre remplie d'officiers, et où je remarquai quelques préparatifs de déjeuner. Le comte ouvrit une porte, en m'engageant à le suivre, et en s'adressant à l'Empereur, il dit : « Sire, voilà le jeune Anglais dont j'ai parlé à Votre Majesté. » La porte se referma aussitôt que je fus entré. Je m'inclinai profondément, et en relevant mes yeux de dessus le plancher, je vis un homme de petite taille, vêtu d'une robe de chambre, et la tête couverte d'un bonnet de nuit blanc. Un officier en uniforme, que je sus bientôt être le maréchal Berthier, était debout près de lui. L'Empereur, les bras croisés sur sa poitrine, et une tasse de café à la main, après m'avoir considéré attentivement, me dit : « Qui êtes-vous ? » Je répliquai : « Sire, je suis sujet de Sa Majesté Britannique. — D'où venez-vous ? — De Gotha en Saxe. Je me rendais à Leipsick, lorsque j'ai été arrêté aux avant-postes par des soldats, qui m'ont conduit à Gera, près du grand-duc de Berg. Son Altesse m'a envoyé ici pour être interrogé par Votre Majesté. — Quelle route suiviez-vous ? — Sire, j'avais traversé Weimar, Erfurt et Iéna; mais je n'ai pu me procurer de chevaux que jusqu'à Gleina. — Qu'est-ce que c'est que Gleina ? — Gleina est un petit village qui appartient au duc de Saxe-Gotha. »

« Après avoir gardé un instant le silence, il me dit : « Indiquez-moi votre route sur cette carte; et il s'assit près d'une table sur laquelle était développée une grande carte tout à fait semblable à celle que j'avais vue chez le grand-duc de Berg. Berthier était près d'une petite table placée dans un coin de la chambre; il prenait note de toutes mes déclarations. J'étais à gauche de Napoléon, et le comte de Froberg était en face de moi, de l'autre côté. Dès que Napoléon se fut assis, il plaça son coude droit sur la table, et le menton appuyé sur sa main, il me regarda en face et me dit : « Quel jour avez-vous quitté Gotha ? » Dans ce moment, j'avais oublié le jour précis de mon départ, et connaissant l'importance de l'exactitude relativement aux dates, je commençai à calculer, à partir du jour où nous nous trouvions, quel avait dû être celui de mon départ. Cette pause, quoique fort courte, donna de l'impatience à l'Empereur, et il reprit d'un ton d'humeur : « Je vous ai demandé quel jour vous avez quitté Gotha ? » Sa manière brusque et un regard significatif que, dans ce moment, il échangea avec Berthier, auraient été bien propres à me troubler. Heureusement que mon calcul était fini, et que je pouvais lui faire une réponse précise.

« Il regarda alors la position de Gotha sur la

carte, et me fit beaucoup de questions sur la force des Prussiens qui y étaient; sur les mouvements qu'on supposait qu'ils devaient faire, etc. Il chercha ensuite Erfurt, et me demanda si j'avais vu des troupes en mouvement entre ces deux villes. Il paraissait attacher beaucoup d'importance à ce qui se passait à Erfurt.

« Après avoir écouté attentivement toutes mes réponses, Napoléon me considéra d'un air très-sérieux. Je dois observer qu'il ne m'avait fait aucune question sur ma famille et ma situation sociale. Il est vraisemblable que ces détails lui avaient été donnés auparavant par M. de Froberg. « Quelle garantie puis-je avoir de la vérité de ce que vous dites ? Les Anglais ne voyagent pas ordinairement à pied et sans domestique, et dans un pareil accoutrement. » En effet, j'étais vêtu d'une vieille redingote, d'une étoffe brune très-grossière, dont je me servais pour envelopper mes jambes lorsque j'étais en voiture, mais que j'avais été fort heureux de pouvoir mettre sur mon habit lorsque j'avais été dans la nécessité de voyager à pied. « Il est vrai, Sire, que ma conduite peut paraître un peu singulière, mais des circonstances impérieuses, et l'impossibilité de me procurer des chevaux, m'ont forcé de faire tout ce que j'ai fait. J'ai, d'ailleurs, des lettres dans mes poches qui prouveront la vérité de mes assertions. »

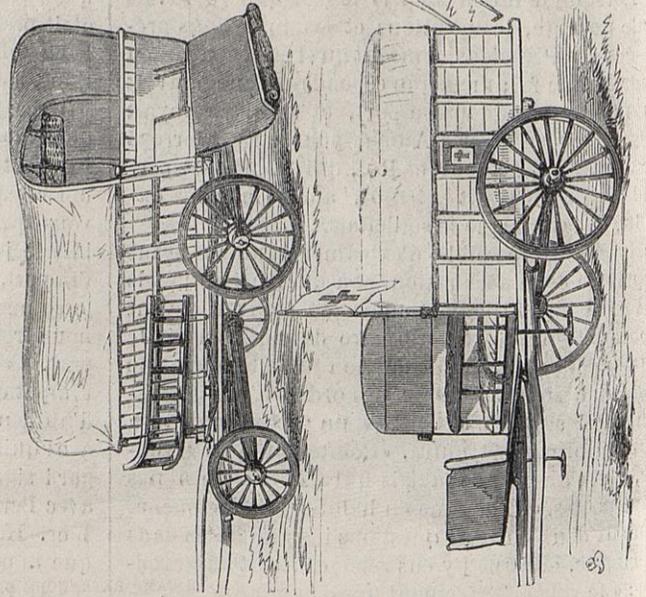
« Je pris alors, dans la poche de ma vieille redingote, quelques lettres que j'y avais laissées par hasard, depuis que je les avais reçues l'année précédente; et j'en tirai aussi quelques autres, d'une date plus récente, que j'avais dans la poche de mon habit. Napoléon les poussa vivement vers le comte, en lui faisant signe de les lire. M. de Froberg les prit, et dit à l'Empereur, en les ouvrant, que, d'après l'entretien qu'il avait eu avec moi pendant notre voyage, il croyait pouvoir se rendre garant de la vérité de mes assertions. Lorsqu'il les eut parcourues rapidement, il reprit : « Ces lettres ne sont d'aucune importance et d'une nature toute particulière; par exemple, le père de M. Sinclair, après lui avoir rappelé le zèle avec lequel il avait appris le grec et le latin en Angleterre, lui écrit qu'il espère qu'il n'apprendra pas moins bien l'allemand et le français, pendant son séjour sur le continent. » Ici un sourire vint effleurer les lèvres de Napoléon, et je n'oublierai jamais l'air de bonté avec lequel il me dit : « Vous avez appris le grec et le latin; quels auteurs lisez-vous ? » Un peu surpris de cette question inattendue, je nommai Homère, Thucydide, Cicéron et Horace. Il reprit : « C'est bien, très-bien. » Puis, se tournant vers Berthier, il ajouta : « Je ne pense pas que ce jeune homme soit un espion; mais l'autre est probablement moins innocent, et il se sera réuni à lui pour éviter les soupçons. » Il me fit alors une légère inclination de tête pour m'indiquer que je devais me retirer. Je saluai et je passai dans l'antichambre. M. Regel fut ensuite introduit.

« Ce fut la première et la dernière fois que j'eus occasion de voir Napoléon. Le caractère de sa figure restera éternellement gravé dans ma mémoire. Il était alors fort maigre et assez jaune, mais le génie rayonnait, si je puis m'exprimer ainsi, dans chacun de ses traits. Je fus surtout frappé du vif éclat de son regard qui, en pénétrant profondément dans l'âme, semblait, en quelque sorte, anticiper la réponse qu'on allait faire à ses questions. Ses manières avaient d'abord quelque chose de repoussant et de brusque, mais, peu à peu, elles s'adouciaient, et à la fin elles étaient tout à fait séduisantes. Il y avait certains mots que je ne savais comment exprimer en français; ce fut lui qui m'indiqua l'expression propre, et, entre autres, celle de *fourgon* et de *brouette*. Toutes ses questions étaient remarquables par leur parfaite lucidité. Il n'omettait rien de ce qui était nécessaire, et ne demandait rien de superflu. Lorsque je fus conduit en sa présence, j'avais contre lui les plus fortes préventions. Je le considérais comme l'ennemi de mon pays et le tyran du reste de l'Europe; en le quittant, la grâce et la séduction de son sourire, et cette intelligence supérieure qui brillait dans sa physionomie, m'avaient entièrement subjugué.

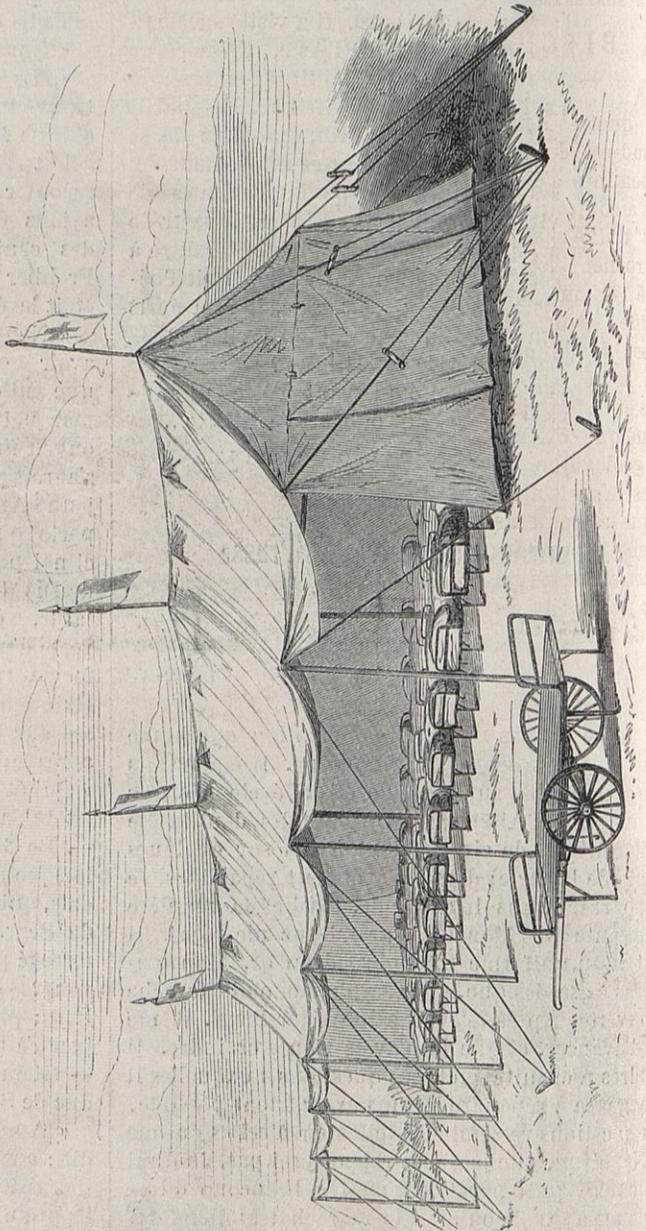
LORÉDAN LARCHEY.



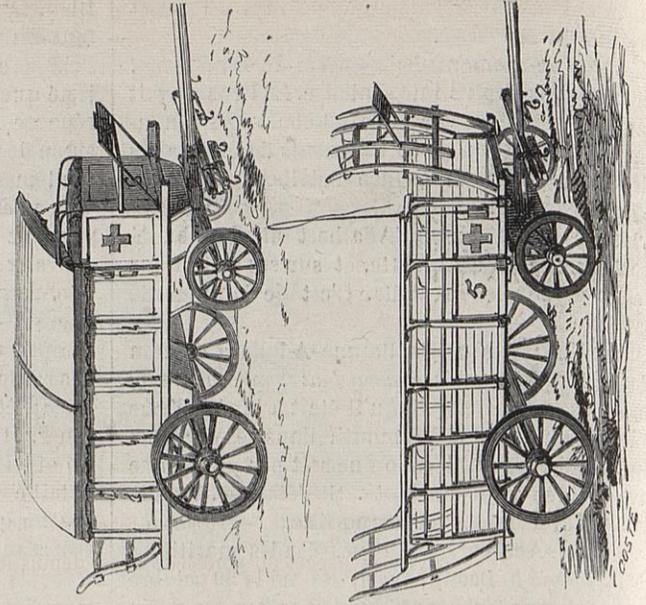
PARIS. — Départ, des Champs-Élysées, de la première ambulance de la Société de secours aux blessés.



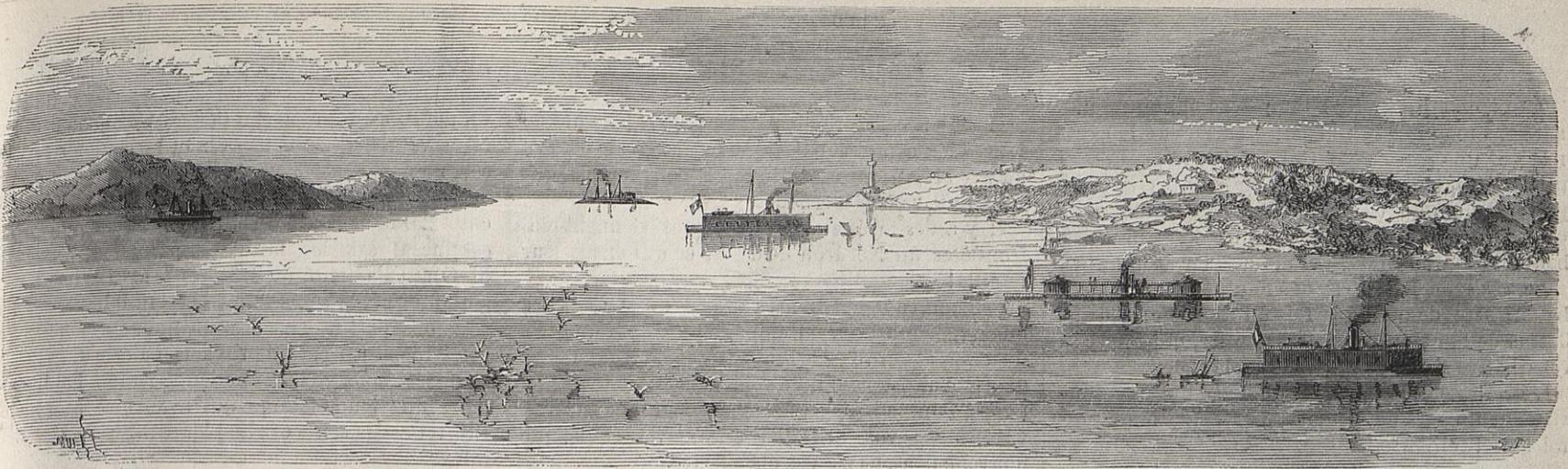
Différentes voitures de transport pour les blessés



La première tente. — Un lit roulant.



Fourgons d'approvisionnement.



Batterie flottante. — Pointe-aux-Espagnols. — Roche Mingaut. — Le Cerbère. — Batterie flottante. — Phare du Portzic. — Onondaga. — Monitor.
côtés. — Aspect du goulet de Brest depuis le passage de la flotte de la Méditerranée. — (D'après le croquis de M. Jouselin.)

LA FORTERESSE
DE BITCHE

A quatre lieues au sud-est de Sarreguemines s'élève tout à coup, au milieu d'une plaine, un rocher fier et taillé à pic, qui semble avoir été poussé de dessous terre par la force et la fantaisie de quelque commotion géologique. Ce roc est un nid d'aigle que les Romains avaient baptisé *Bidiscum*, et sur lequel nous avons bâti le fort de Bitche.



LA FRONTIÈRE. — Vue générale de la ville et du fort de Bitche.

Il est inexpugnable, et les Prussiens l'assiégèrent vainement en 1797.

On monte à la forteresse par un escalier étroit d'une centaine de marches, taillées dans la pierre dure.

C'est la seule fissure que présente ce bloc de granit.

Si l'envie prenait aux soldats du roi Guillaume d'assiéger le fort de Bitche, je suis convaincu qu'ils ne seraient pas plus heureux cette année qu'en 1797.

MAC VERNOLL.



LE CAMP RETRANCÉ DE STRASBOURG. — (D'après le croquis de M. Broutta.)

Fourgons d'approvisionnement.

La première tente. — Un lit roulant.

Différentes voitures de transport pour les blessés.

LE GOULET DE BREST

La rade de Brest, dont l'immense circuit ne mesure pas moins de 35 kilomètres, est reliée à la haute mer par une passe très-étroite, qui rend l'entrée du port très-difficile à un navire ennemi. Cette passe porte le nom de *goulet*. En effet, elle simule assez un long goulet continuant le ventre d'une immense bouteille arrondie dont la rade affecterait la forme.

Le *goulet* de Brest est défendu par de puissantes batteries qui dominent le fort du Château situé au-dessus de la rade, et le fort Bouquier, qui dresse sa rébarbative silhouette au fond de la rade.

L'étroitesse et la longueur du *goulet* de Brest constituent une des meilleures défenses de notre premier port militaire.

COURRIER DU PALAIS

Blois, 8 août 1870.

Est-ce aujourd'hui que va se terminer cette interminable affaire du complot ou plutôt des trois complots?

C'était d'abord, de semaine en semaine, la fin à samedi prochain! et ainsi, nous avons dépassé avant-hier notre troisième semaine, pendant laquelle nous avons vu fuir de jour en jour l'expiration de notre exil. Aujourd'hui, c'est tout le contraire; nous avions sagement calculé que les répliques nous mèneraient jusqu'à mercredi prochain, et tout à coup, les graves et douloureuses nouvelles arrivées de la frontière ont brusqué le dénouement.

Hier soir, les défenseurs s'étaient réunis et avaient décidé que, ne trouvant plus la liberté d'esprit nécessaire pour continuer leur difficile mission, ils renonceraient à ce droit que la loi confère à la défense de dire le dernier mot, et que, si les accusés veulent bien y consentir, ils déclareraient s'en rapporter à la générosité et au patriotisme des hauts jurés, qui sauraient mieux que personne apprécier la cause de leur silence.

Ce matin donc, à l'ouverture de l'audience, M^e Gâtineau demandait la parole au nom de tous ses confrères, promettant de ne parler que quelques secondes.

M. le procureur général a devancé la déclaration que l'on allait faire, et, le premier, il a renoncé à sa réplique.

M^e Gâtineau a pu ensuite lire la déclaration collective des accusés, dirigée dans le sens que nous avons indiqué tout à l'heure.

— Vous n'avez rien à ajouter à votre défense a demandé alors M. le président, s'adressant à chacun des accusés successivement?

— Rien! — rien! — rien!... Ce mot a été répété par tous avec beaucoup de calme et beaucoup de fermeté.

Les débats ont été clos, et le président a résumé rapidement les débats; à une heure, MM. les hauts jurés entraient dans la salle de leurs délibérations, et nous allions attendre, en faisant nos malles, le verdict et le prononcé de l'arrêt.

Magistrats, jurés, témoins, avocats, journalistes, nous étions alors bien certains de pouvoir monter en wagon dans la soirée, — mais à quelle heure? — plus l'instant de la délivrance approche et plus l'impatience augmente.

Et qu'est-ce que notre angoisse cependant, si on la compare à celle des accusés! Tous espèrent sans doute, nous devons le croire, rentrer bientôt au sein de leurs familles, cela devait être vrai pour beaucoup d'entre eux; mais il y en aura d'autres qui attendront bien longtemps encore!... les uns vingt ans, quinze ans, cinq ans, trois ans... Mais n'est-ce pas toujours bien longtemps pour tous?

Pendant cette délibération, les curieux, les dames surtout, restent intrépidement à leurs places, assis sur des gradins, causant, mais ne faisant pas mine de céder à la fatigue ou à l'ennui. Pendant ce temps, nous errons tous comme des âmes en peine autour du château de Blois, attendant le signal que doit donner la sonnette du jury.

De temps en temps, nous entrons dans la salle

des États; nous nous apercevons que l'on suspend des lustres, que l'on accroche des lampes, que l'on place des bougies sur nos tables et sur celles du barreau.

L'audience se prolongera donc après la chute du jour, bien avant dans la nuit peut-être! pourvu qu'il y ait encore un train!... Il nous semble que cette nuit va être éternelle.

Il y a des jurés et des avocats qui viennent des frontières du Nord ou de l'Est, et qui ont là leur famille!

Pendant ce temps, nous causons aussi; c'est ce qu'on a de mieux à faire quand on a tout à la fois du temps à perdre et de l'impatience. Personne n'est gai, je n'ai pas besoin de vous le dire; de temps en temps, l'un de nous se détache du groupe et s'en va... Nous savons bien qu'il est allé voir si quelque nouvelle dépêche n'a pas été affichée.

Rien encore! parlons de l'affaire, pour le moment, c'est plus gai, — non, je voulais dire: c'est moins triste!

Et nous mettons en commun nos souvenirs de ces vingt audiences, discutant le verdict probable.

Nous nous rappelés les quarante-sept plaidoiries que nous avons entendues, — sans compter trois réquisitoires; la solennité de M^e Emmanuel Arago, qui a présenté pour tous des considérations générales, discutant ainsi le principe même de l'accusation; la fougue de M^e Floquet; la tenace impassibilité de M^e Laferrière. Une plaidoirie qui n'est peut-être pas la meilleure, mais qui a été sans contredit la plus remarquée, est celle de M^e Gâtineau, pour l'accusé Prost. C'était comme un mélange de bonhomie, de finesse, de raillerie et de sensibilité. Tout cela marche ensemble et va au but l'un portant l'autre, dans un désordre apparent, mais avec une logique d'autant plus puissante qu'elle est complètement dissimulée. Il y avait dans cette petite plaidoirie des prodiges d'habileté.

Prost était accusé d'attentat contre la sûreté de l'État et de tentative de meurtre; trois témoins déclaraient qu'il avait tiré sur l'un d'eux un coup de revolver. Le revolver a été saisi, et M^e Gâtineau prouve qu'il n'a jamais été tiré.

— Voilà un témoin, dit-il, celui-là est irréfutable: c'est ce pistolet qui est innocent comme un revolver qui vient de naître... à la fabrique.

À l'audience, dans son interrogatoire, et au moment de l'audition des témoins, Prost s'est montré brusque, violent, emporté et cela avait pu faire sur le jury une fâcheuse impression.

Mais voilà M^e Gâtineau qui raconte que son client a sauvé la vie à sept personnes; il y a peu de temps, il est descendu dans une fosse pour en retirer une femme et un enfant qu'un éboulement y avait précipités.

Dans le feu, s'écrie l'avocat, quatre-vingt-dix Français sur cent se seraient élancés pour sauver les victimes; dans l'eau cent Français sur cent se seraient précipités; mais là?... les plus braves reculeraient... Ah! si Prost eût été un homme doux, calme, timide, lui aussi il serait resté à l'écart, à se lamenter; mais alors, ce n'eût pas été mon Prost, le Prost au caractère bouillant que vous avez vu ici. — Ce Prost-là trouve une échelle, descend, se plonge jusqu'à la figure... ramène un enfant, remonte et s'évanouit, les émanations délétères l'ont à moitié asphyxié. Quand le sentiment lui revient, il s'élance encore et ramène une femme!... etc...

Quel est le juré qui songeait alors à conserver une impression fâcheuse de la violence de Prost? Soyons juste cependant, tous les défenseurs n'ont pas un client qui a sauvé sept personnes; mais, cela étant, vous conviendrez qu'il est impossible d'en mieux tirer parti.

M^e Duminil a plaidé pour le bon Belge, pour l'homme au parapluie... bleu, et lui aussi a tiré bon parti de son insurgé en galoches et en tablier. Il a raconté que l'accusé avait le buste de l'Empereur dans sa chambre, sur sa cheminée, à côté du bouquet de mariage de sa femme; qu'il avait, appendus au mur, des tableaux on ne peut plus bonapartistes, des drapeaux pour les fêtes du 15 août, et le défenseur déroule devant le jury une immense gravure des plus dynastiques, que la femme de l'accusé a détachée de sa cloison pour en faire une pièce à conviction.

Vous pensez bien qu'en évoquant ainsi nos souvenirs sans ordre, comme ils nous venaient, nous n'avions pas l'intention de faire un compte rendu; et puis nous n'étions véritablement d'accord que sur un point, c'est que nous étions las d'éloquence. Du reste, vous lirez où vous avez lu les comptes rendus cela ne nous regarde pas!...

Nous avons entendu M^e Lachaud, qui, pour l'accusé Ballot, a fait une de ces grandes plaidoiries comme il sait les faire; — pour les révéléurs, M^e Oscar Falateuf, M^e Demange, M^e Lachaud fils!

Enfin c'est la sonnette!... Il est huit heures; nous pourrions partir dans la nuit, nous ne coucherons pas à Blois. En passant sous la galerie du rez-de-chaussée, nous voyons une jeune femme habillée de noir, une jeune femme qui avant peu sera mère. Elle est assise seule et elle pleure!... C'est M^{me} Ballot!...

Le jury rentre, le silence s'établit, et le verdict nous apprend qu'il y a trente-sept accusés acquittés et qui seront mis en liberté ce soir même.

Il y a dix-huit condamnés à des peines qui varient entre vingt ans de détention et trois années d'emprisonnement.

Quand la cour a rendu son arrêt, il est onze heures... M^{me} Ballot n'est plus là, mais nous songeons à elle et nous pensons qu'elle pleure encore!

À une heure cinquante du matin, nous quittons Blois qui est bien triste! Nous allons voir ce que dit Paris!

PETIT JEAN.



COMÉDIE-FRANÇAISE : *Une Fête de Néron*, tragédie en cinq actes, par MM. Alexandre Soumet et Louis Belmontet. — GYMNASE : Intermèdes patriotiques. — VARIÉTÉS : Réouverture. — AMBIGU : *Le Gladiateur de Rave ne*, tragédie en cinq actes, imitée de l'allemand, par M. Tallade.

On commençait, en effet, à oublier un peu Alexandre Soumet, le Soumet de *la Jeune Mendicant* et de *l'Abeille du Parnasse*, voire le Soumet de *la Divine Épopée*, un homme aimable et conciliant entre tous, l'hôte souriant d'un salon neutre où les classiques et les romantiques n'étaient pas fâchés de se rencontrer. On avait même oublié tout à fait ses tragédies de *Clytemnestre*, de *Saül* et de *Jeanne d'Arc*. Mais M. Belmontet était là qui veillait, M. Belmontet, un des derniers et des plus fervents disciples de Melpomène. Grâce à lui, la génération nouvelle connaîtra *Une Fête de Néron*; les fils n'auront rien à envier aux pères. La génération nouvelle a, l'autre soir, écouté avec respect ce produit d'une littérature de transition, ménagère du chou classique et de la chèvre romantique, littérature dont Casimir Delavigne devait être l'expression la plus complète et la plus satisfaisante. On a salué au passage des vers fort beaux et applaudi à des situations fortes. Le Néron a paru un peu banal, un « Néron de carton, » pour employer l'argot moderne. On est amoureux de vérité aujourd'hui; on ne se contente plus des héros de convention; on veut les Romains, même les rois, tels qu'ils étaient, et non tels qu'une tradition crédule les a étiquetés. Le Titus de M. Beulé a remplacé celui de Racine. Alexandre Dumas, dans *Caligula* et *Catilina*, Ponsard, dans *Lucrèce*, Jules Lacroix, dans *Valéria*, ont contribué à atténuer la pompe tragique, où tant de fausseté s'alliait à tant de ridicule.

Avant eux, cependant, bien avant eux, sous le Directoire, Laya, — le Laya de *l'Ami des lois*, — avait essayé de ramener l'antiquité latine au ton familier. Sous le titre de *Une Journée du jeune Néron*, il fit représenter à l'Odéon, le 27 pluviôse an 7, une comédie en deux actes, avec un intermède. Voici l'analyse qu'en donnent Etienne et Martainville dans leur *Histoire du Théâtre-Français* depuis le commencement de la Révolution jusqu'à la réunion générale : « Néron se livre aux derniers excès, et pousse l'infamie jusqu'à aller voler, de nuit, les passants

sur les grandes routes. Olus, Olhon, Labéo, ses dignes amis, partageant l'honneur et le profit de ces périlleuses entreprises. Cette bande de libertins dévalise un pauvre marchand; Néron perd son épée dans la bagarre. Pour achever dignement la partie, ils viennent passer le reste de la nuit au cabaret, et ils commencent leur orgie, lorsque Burrhus, qui a ramassé lui-même l'épée de Néron, se présente avec le marchand qui a été volé. Mais, dans le même moment, on vient apprendre que l'empereur Claude est mort et que Néron est appelé à lui succéder. O surprise! ô miracle! ce scélérat change tout à coup de conduite et de langage; il rend à Burrhus la place qu'il avait perdue, et proscriit les complices de ses excès, qui restent stupéfaits de ce brusque changement. »

Je dois déclarer qu'Une Journée du jeune Néron n'eut aucun succès; cette tentative fut traitée de bizarre et d'informe. « On ne conçoit pas comment on a osé en risquer la représentation, — ajoutent les mêmes historiens; — les costumes grecs et romains ne prêtent point au comique, et, à coup sûr, ils sont encore bien plus déplacés dans une farce du genre de celle-ci. » Ces idées-là se sont bien modifiées depuis l'an 7; à l'heure qu'il est, la farce de Laya pourrait être reprise sans danger et même avec succès.

Revenons à Une Fête de Néron. La mise en scène en est convenable; convenable aussi l'interprétation. On ne peut reprocher à M. Gibeau que trop d'ardeur dans le rôle principal; c'est la tradition de Ligier, à ce qu'on prétend. M^{lle} Agar joue Agrippine avec soin, et même avec plus que du soin; telle est du moins mon opinion, mais ce n'est pas l'opinion de tout le monde; car si M^{lle} Agar a des partisans, elle a aussi des détracteurs. Il est curieux, à ce sujet, de comparer l'opinion de deux critiques, également lettrés et maîtres tous deux dans l'art du beau style, M. Théodore de Banville et M. Paul de Saint-Victor. Le premier s'exprime ainsi : « Quand on regarde le portrait de M^{lle} Georges par Gérard, triomphante, demi-nue, si belle qu'elle semblait vraiment issue de la race des dieux, on se dit que M^{lle} Agar seule a le droit d'envier son héritage. De la grande Georges, elle n'a pas que la beauté, elle a aussi sa rapide pensée, sa fureur poétique, son incroyable vaillance. Je ne connais au monde que M^{lle} Agar qui puisse, au milieu des cinq actes d'un rôle terrible, chanter la Marseillaise comme elle l'a chantée, si valeureusement et de toute son âme! » Ecoutez maintenant M. Paul de Saint-Victor, c'est l'autre son d'une autre cloche : « M^{lle} Agar déclame avec une molle enflure le rôle d'Agrippine. Au troisième acte, elle est venue chanter la Marseillaise, de la même voix sourde et pâteuse. La Marseillaise de Thérésa est un foudre de guerre auprès de cette Marseillaise de papier maché ! »

Décidez maintenant. Moi, je confesse une sympathie pour M^{lle} Agar, dont le talent s'est formé peu à peu, et qui a gagné sa renommée pied à pied. Je l'attends surtout à une création.

Jusqu'au Gymnase qui cède, lui aussi, au torrent des événements, et qui ouvre les battants de son petit salon bleu à l'inévitable Marseillaise! C'est bien. Chacun doit faire son devoir au moment du péril, sans craindre de dépasser sa mesure. Le Départ et Après la guerre sont deux tableaux ingénieusement agencés, qui enferment des chœurs, des airs patriotiques, une promenade aux flambeaux, et même de la musique de ligne. Toute la troupe du Gymnase donne dans cet à-propos, dont une partie est signée de M. Eugène Grangé. C'est plaisir de voir, pavoisées de rubans tricolores, ces jeunes et jolies femmes, M^{lles} Massin, Antonine, Barataud, Angelo, Magnier, Pierson et dix autres. L'enthousiasme national a tout à gagner à être surexcité par de semblables moyens. — Le sévère Darcier, ce chanteur qui sait fondre la science dans l'émotion, lance sa note vibrante au milieu de ces gracieuses théories.

Les Variétés ont rouvert, malgré la physionomie grondante du boulevard, elles ont rouvert avec les Bigands d'Offenbach, de Jacques Offenbach de Cologne, ce qui ne manque pas d'une certaine bravoure. Le principal succès de cette reprise a été, jusqu'à présent, le balcon du foyer, — envahi cha-

que soir par un public avide d'assister sans bousculade aux scènes du trottoir.

Courageux Ambigu! Il ne doute de rien, il ne redoute rien. Il va toujours droit devant lui, faisant succéder M. Dornay à Paul de Kock, et M. Taillade à M. Dornay. Après le Passer du Louvre, le Gladiateur de Ravenne; la tragédie après le drame; — car le Gladiateur de Ravenne est une tragédie, et du plus énorme calibre, puisqu'elle est imitée de l'allemand. Alexandre Soumet, dont je parlais tout à l'heure, avait fait un Gladiateur lui aussi, mais sans aucun rapport avec celui du baron de Münch-Bellinghausen. Ce dernier est le propre fils d'Arminius, le glorieux chef german; conduit à Rome en esclavage, il y est élevé dans le secret de sa naissance et destiné aux jeux du cirque. La veille du jour où il doit se produire devant tout le peuple romain et travailler sous les yeux de Caligula, sa mère le poignarde pour le sauver de ce déshonneur. Il paraît que la tragédie allemande est une œuvre de premier ordre; tous les critiques sont d'accord là-dessus. L'imitation de M. Taillade est habilement entendue au point de vue de la scène française. Les hémistiches y ont une certaine sauvagerie qui n'est pas sans charme. Chez M. Taillade, le poète est comme le comédien, un talent tout d'énergie. Il a joué en personne son Gladiateur et il l'a fait accepter sans opposition. Du reste, il est fort bien secondé par M^{lle} Dugueret, la mère à la façon sanglante de Brutus, ainsi que par MM. Montlouis et Omer.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

Mise en scène inédite de la Marseillaise.

A l'heure où nous écrivons, Paris a la fièvre! Plus que la fièvre!... Aussi serait-il impertinent à nous de continuer ici nos bavardages sur le contre-ut d'une cantatrice ou les ronds de jambe d'une danseuse.

Vraiment, à l'heure qu'il est, rien ne nous paraît plus mesquin et misérable qu'un opéra comique!

Et puis, on ne sait pas qu'il y a des moments où une plume pèse plus qu'un fusil. Une plume, c'est cent kilos dans les doigts quand il faut, au milieu d'émotions diverses et si vives, la contraindre à mettre des mots en bon ordre de bataille. Voilà dix feuilles de papier que nous tachons d'encre, sans obtenir un bout de phrase qui soit présentable.

Nous croyions pourtant avoir sous la main un sujet d'article que dans d'autres temps nous aurions pris plaisir à développer.... Le voici en racourci : Il s'agissait de proposer aux théâtres une mise en scène et en action de la Marseillaise à laquelle on n'a pas songé.

On reprenait les choses du commencement. La scène se passait au mois d'avril 1792, et le rideau se levait sur le salon du citoyen Dietrich, maire de Strasbourg.

Pour suivre l'histoire de point en point, le lieutenant Rouget de Lisle entrait et chantait le premier couplet de la Marseillaise qu'il avait composée pendant la nuit.

Dietrich ému, saisi, illuminé, arrête le chanteur et, avant de le laisser continuer, envoie chercher toute sa famille. Rouget de Lisle reprend alors l'hymne à la première strophe et tous disent le refrain en chœur.

On pourrait convenir qu'à un moment donné les personnages de cette scène (historique encore une fois) soient posés comme dans le tableau que nous connaissons tous, et que la gravure a popularisé. Le tableau fournirait encore d'excellentes indications au décorateur.

Mais, ayant quelque connaissance du théâtre, je ne m'illusionne pas, et je sais qu'il faudrait apporter un soin minutieux à la mise en scène de cet à-propos et la régler comme on fait d'une pièce du Gymnase; sans quoi l'effet serait froid.

Pour couper au plus court, les théâtres, à cette Marseillaise intime et chantée en perruques poudrées comme une comédie de Marivaux, ont préféré une Marseillaise à grand fracas avec déploiement

de choristes en pantalon rouge. C'était infiniment plus facile.

Dans cette donnée, l'Opéra brille particulièrement, et il faut lui tenir compte du luxe imposant de sa mise en scène....

Mais je m'arrête, et pour cause de santé morale très-délabrée, je coupe cette chronique par la moitié. Je me reprocherais d'ailleurs de disputer plus longtemps la place à nos dessinateurs qui, en ces temps troublés, ont une éloquence à laquelle je ne saurais prétendre.

ALBERT DE LASALLE.

CHRONIQUE ÉLÉGANTE

Quelle est, en ce moment l'étoffe de prédilection des Parisiennes en villégiature? Le foulard de la Malle des Indes. Son tissu fin et léger convient mieux que tout autre à la saison d'été. Ses dessins, ses nuances, ont la fraîcheur des plus jolies fleurs. Rien de coquettement agreste comme ce semé d'églantines très-espacées, avec légère traîne de violettes sur fond thé; il vous prend envie de cueillir ces fleurettes, qui semblent faites de soleil et de rosée. Très-originaux, ces losanges chinois sur fond batiste écrue.

La crêpe est adoptée avec enthousiasme. Fine, moelleuse, au grain riche, moins chère que le crêpe de Chine, elle compose des costumes d'une extrême élégance.

Ce tussor a comme des éclats de soleil dans sa trame; ses reflets d'or vous éblouissent.

La mode s'attache à tous ces foulards de la Malle des Indes avec une constance qui prouve leur valeur. Ces beaux foulards font florès depuis le commencement de la saison.

**

Toute femme peut avoir une jolie taille, prétend M^{me} Léoty, et ses élégants corsets justifient cette prétention. Sous ses doigts habiles, le paradoxe est devenu une vérité. Son corselet grec réalise le type de la beauté plastique. Impossible de mieux dessiner une taille; le buste a des proportions académiques.

La ceinture de grâce de M^{me} Léoty tient le torse de la jeune fille sous une douce tutelle, et l'aide à se développer tout en le maintenant (place de la Madeleine, entre le boulevard du même nom et la rue Royale).

**

Arrosez la plante, elle brille bientôt d'un nouvel éclat. Le docteur Morel a voulu appliquer ce principe aux cheveux cette autre plante, selon le docteur Albert.

L'inspiration du savant naturaliste a été des plus heureuses. Son eau des fées est pour le tube capillaire une rosée bienfaisante qui lui conserve ou lui rend sa couleur primitive sans procédé de teinture.

M^{me} Sarah Félix, l'habile artiste que la scène regrette, et qui s'est entièrement adonnée à l'étude de la cosmétique, s'est vouée à la vulgarisation de cette eau merveilleuse. Cette eau enchantée, rend infailliblement à la chevelure grise ou blanche sa couleur primitive.

**

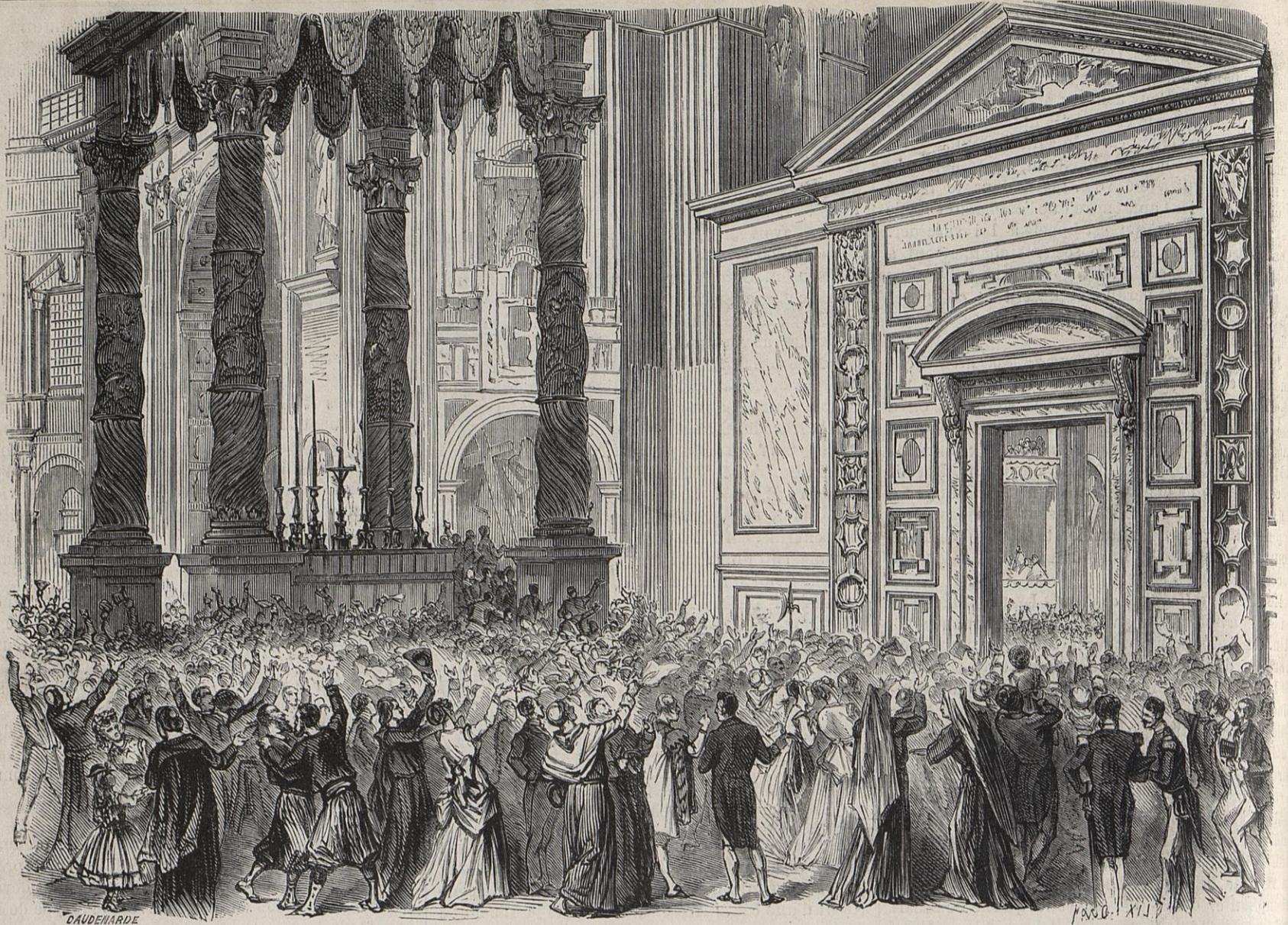
La machine à coudre Gibbs et Wilcox est une pierre précieuse de l'industrie moderne. Sa valeur est réelle, immense, durable... c'est le travail qui la lui donne. Elle prête de l'habileté à l'ouvrière la moins expérimentée; son mécanisme ingénieux cède à la plus faible pression... A peine la touchez-vous, la voilà partie! Elle fait l'ouvrage vite et bien; on dirait vraiment que son rouage est doué de pensée. Couture, piquure, soutache, tout lui est facile. La machine à coudre Gibbs et Wilcox (boulevard Sébastopol, à l'angle de la rue Grenéta) accomplit des chefs-d'œuvre de perfection et de célérité.

Comtesse A. DE BORETTY.

PROCLAMATION A ROME

DU DOGME DE L'INFAILLIBILITÉ DU PAPE

Le 18 juillet, a eu lieu, dans la basilique de Saint-Pierre, à Rome, la proclamation du dogme de l'infaillibilité du pape, votée par cinq cent trente-cinq pères du concile.



ROME. — Le peuple de Rome à Saint-Pierre, le jour du vote du dogme de l'infaillibilité. — (D'après le croquis de M. Bonifazi, notre correspondant.)

Le dessin que nous reproduisons, d'après le croquis de notre correspondant, M. A. Bonifazi, représente le moment où est annoncé au peuple des fidèles, le vote définitif du nouveau dogme.

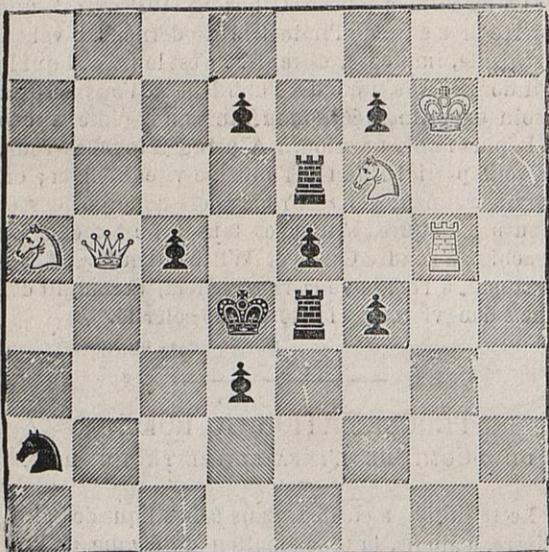
La foule qui se pressait dans la vaste église était grande. Elle aurait été énorme si ce jour-là le temps n'avait été détestable. Tous les étrangers étaient venus là avec les frères, les sœurs, les enfants des bedeaux, des sacristains, avec les séminaristes, les zouaves pontificaux mêlés aux chevaliers de Malte, aux gardes suisses, aux gentilshommes de cape et d'épée et à toute la domesticité du Sénat romain.

MAC VERNOLL.

ECHecs

PROBLÈME N° 344

COMPOSÉ PAR M. LOYD.



Les blancs font mat en trois coups.

Solution du problème n° 342.

- | | |
|------------------------------|-----------------------|
| 1. C 3 D | 1. P pr. C (meilleur) |
| 2. T 5 R | 2. R pr. T (1) |
| 3. D 1 R, échec | 3. R ad libitum |
| 4. D 3 ou 7 R, échec et mat. | |
- (1)
- | | |
|------------------|------------|
| 3. D 1 CR, échec | 2. F pr. T |
| 4. D 3 R, mat. | 3. R 5 R |

Solutions justes : MM. Quéval, à Fauville; Stiennon de Meurs, à Liège; baron de Bertaut, à Hagetmau; L. de Croze, à Marseille; M^{lle} T. Massei, à Bastia; G. Pappadopoulo; E. et H. Frau, à Lyon; G. Saturnin, à Saint-Germain-Lembron; Am. de Saint-Cyr, à Lyon.

Autre solution juste du problème n° 341 : M. Brunat, à Blois.

P. JOURNOUD.

PANORAMA DU THÉÂTRE DE LA GUERRE

Grande gravure représentant une vue panoramique des États allemands, avec l'indication des points les plus importants du théâtre de la guerre : places, forteresses, fleuves, obstacles fortifiés, villes et villages de la Confédération et des duchés.

Cet immense panorama, qui embrasse une partie des États du nord de l'Europe, a été dessiné avec une véritable habileté par M. Deroy.

Le dessinateur s'est supposé placé, à vol d'aérost, au-dessus de Nancy, à une hauteur qui permet de suivre les mouvements combinés des forces de terre et de mer.

C'est plus qu'une carte; c'est, pour ainsi dire, une photographie idéale, cependant exacte, des régions vers lesquelles l'attention du monde entier est portée en ce moment.

Prix : 50 centimes.

Envoi franco contre cette somme de 50 centimes en timbres-poste, adressée à M. Bourdilliat, administrateur, 13, quai Voltaire.

En vente à la librairie E. LACHAUD, 4, place du Théâtre-Français, Paris.

LA MARSEILLAISE

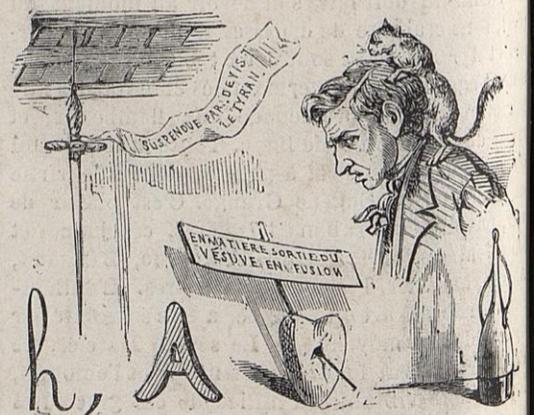
pour chant et piano. Prix, franco : 2 fr. 50.
Le Chant du départ, pour chant et piano. Prix, franco : 2 fr. 50.

Le Vengeur; — Roland à Roncevaux, avec le refrain : Mourons pour la patrie! par Rouget de Lisle. Prix, franco : 1 fr.

CARTE DU THÉÂTRE DE LA GUERRE, la seule spécialement faite pour suivre les opérations militaires, par Sagansan, géographe de l'Empereur. Prix : 2 fr.

LE RÉPARATEUR A BASE DE QUINQUINA, rend progressivement aux cheveux et à la barbe leur couleur primitive. Envoi franco de la brochure, 11, rue de Trévise, Paris.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Les manœuvres au camp de Châlons ont pour but nécessaire d'aguerrir nos troupes.

PARIS. — IMPRIMERIE JANNIN, 13, QUAI VOLTAIRE.